



HAL
open science

Avec l'eau pour fil rouge

Fabienne Wateau

► **To cite this version:**

Fabienne Wateau. Avec l'eau pour fil rouge : synthèses. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Paris Nanterre, 2014. tel-03887532

HAL Id: tel-03887532

<https://hal.science/tel-03887532>

Submitted on 6 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Dossier présenté en vue de l'Habilitation à diriger des recherches
(en 3 vol.)

Fabienne WATEAU

CNRS, LESC-UMR 7186 ; Université Paris Ouest Nanterre la Défense

AVEC L'EAU POUR FIL ROUGE : SYNTHÈSES

Vol. I.
Document de synthèse

| | |
|-------------------------------|---|
| Discipline : | ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET ETHNOLOGIE |
| Date de soutenance : | 3 juillet 2014 |
| Lieu de soutenance : | Salle Claude Lévi-Strauss, Collège de France |
| Établissement de soutenance : | École des hautes études en sciences sociales |
| Jury : | M. Philippe DESCOLA, Directeur d'Études, EHESS, Collège de France, garant M. Jean-Paul COLLEYN, Directeur d'Études, EHESS. M. Philippe GERVAIS-LAMBONY, Professeur, Université Paris Ouest Nanterre la Défense, président M. Philippe GESLIN, Professeur, Université de Neuchâtel, rapporteur M. João de PINA-CABRAL, Professeur, Université de Kent, rapporteur Mme Françoise ZONABEND, Directrice d'Études, EHESS. |

Sommaire détaillé

| | |
|---|----|
| INTERSECTIONS | 3 |
| • <i>Intersection de thèmes</i> | 3 |
| • <i>Intersection de disciplines</i> | 4 |
| • <i>Intersection graphique et carte des terrains</i> | 5 |
| TEMPORALITÉS | 7 |
| • <i>Gestion et administration de la recherche</i> | 7 |
| • <i>Thèse et post-docs</i> | 8 |
| ○ <i>Irrigation au nord-ouest</i> | 8 |
| ○ <i>Barrage au sud-est</i> | 11 |
| ○ <i>Mesure de l'eau sur la frontière</i> | 12 |
| • <i>Formation universitaire</i> | 13 |
| ITINÉRAIRES | 15 |
| • <i>Exotisants et européanistes</i> | 15 |
| • <i>Itinéraires d'anthropologues portugais</i> | 17 |
| ○ <i>Benjamim Pereira</i> | 17 |
| ○ <i>João Pina Cabral</i> | 18 |
| ○ <i>Joaquim Pais de Brito</i> | 19 |
| • <i>Entre anthropologie, géographie et archéologie</i> | 20 |
| LIGNES | 21 |
| • <i>Lignes de terre</i> | 22 |
| ○ <i>Des centres créés dans les périphéries</i> | 23 |
| ○ <i>Eurorégion transfrontalière</i> | 27 |
| ○ <i>Patrimonialisation</i> | 28 |
| • <i>Lignes d'eau</i> | 30 |
| ○ <i>Rareté et abondance</i> | 31 |
| ○ <i>Amont/aval</i> | 32 |
| ○ <i>Mon eau globale</i> | 33 |
| • <i>Lignes d'intentions</i> | 36 |
| ○ <i>Chicago versus Boston</i> | 36 |
| ○ <i>Musées et localités</i> | 37 |
| ○ <i>Films, enseignement, divulgation</i> | 38 |
| PLIAGES | 38 |
| • <i>Pliages du temps, replis de la mémoire</i> | 38 |
| ○ <i>Napoléon, Sebastião, les Vikings et les Romains</i> | 38 |
| ○ <i>Procédure manuelle et conceptuelle</i> | 39 |
| ○ <i>Première réflexion sur le calcul.</i> | 41 |
| • <i>Comptage, mesure et objets</i> | 42 |
| ○ <i>Objets de l'eau comparés</i> | 42 |
| ○ <i>Une exposition itinérante</i> | 43 |
| ○ <i>Séminaire V WW</i> | 44 |
| • <i>Roulement, déférence, équité</i> | 44 |
| ○ <i>« Quem está a frente vai atrás »</i> | 44 |
| ○ <i>Diachronies comparées</i> | 44 |
| ○ <i>Pourquoi les minbotes n'ont pas adopté la conque ?</i> | 46 |
| PERSPECTIVES | |
| • <i>Le rural n'existe plus</i> | 47 |
| • <i>Agroécologie, écologie et paysages</i> | 49 |
| • <i>Europe du sud en crise</i> | 50 |

L'exercice de l'HDR est quelque peu étrange. Mi rapport scientifique, mi histoire de soi, ce volume de synthèse ne prendra pas ici la forme d'une chronologie rigoureuse et systématique. J'ai choisi d'opter pour des thèmes, des temps, des itinéraires, des situations plus constitutives que d'autres. L'idée est aussi de montrer quel type d'anthropologie je pratique, et quelles place et position je défends en tant que chercheur et potentiel futur directeur de recherche.

De fait cet exercice d'égo histoire, ou plutôt sorte d'ethnographie ou auto ethnographie de mon parcours, relève du compte-rendu d'expérience, de ma propre expérience et de mes propres ressentis, de ma subjectivité. Aussi ne s'agit-il pas de « distinguer la science du reste », car je montre dans cette synthèse combien chaque situation ou prise de responsabilité nourrit ma réflexion scientifique en anthropologie. L'anthropologie est mon mode de vie autant que ma profession, une appréhension du monde, des autres, de soi, dans ses relations avec le politique, la société civile, les autres disciplines, les autres aires géographiques de ma propre discipline, l'intention de la recherche, ses objectifs.

L'architecture de l'exposition de ce parcours est composée de six parties. La première, *Intersections*, situe mes travaux et localise mes terrains. La deuxième, *Temporalités*, retrace à rebours les différents temps de ma recherche scientifique et de ma formation. La troisième, *Itinéraires*, aborde la question des aléas et des choix dans l'histoire d'une vie professionnelle. La quatrième, *Lignes*, reprend les axes, forces et intentions théoriques de ma recherche. La cinquième, *Pliages*, traite de principes et de processus de mémorisation et de représentation. La sixième, *Perspectives*, ouvre le champ des possibles et des horizons géographiques.

J'invite le lecteur à se laisser faire dans ce récit libre d'une trajectoire, aux étapes s'ajustant parfois par sauts et rebondissements, sans grande fluidité entre elles, aux transitions non forcément lissées. Un peu à la façon dont les idées surgissent et font prendre de la vitesse, ou au contraire ralentir, et dont cohérence et pertinence se dégagent au fil de ces démêlés de pistes et d'enthousiasmes suivis.

INTERSECTIONS

Je travaille sur trois grands thèmes : l'eau, les objets, et ce principalement au Portugal. Cette synthèse fera le tour d'un certain nombre d'intersections, entre l'eau et les objets, entre l'eau et le Portugal, entre les objets et le Portugal, voire entre les objets, l'eau et le Portugal. Bien qu'apparemment à une périphérie, le Portugal lui-même est au centre de plusieurs intersections, en articulation avec l'Espagne bien sûr, la France, l'Europe, le pourtour méditerranéen, mais aussi le Brésil, l'Inde ou l'Afrique. Par le véhicule de la langue, c'est aussi à des espaces lusophones, plus particulièrement, qu'est sensible ma recherche en cours ou à venir.

Géométrie d'une recherche, en quelque sorte, qui se situe aussi à une intersection entre plusieurs disciplines. La mienne, de formation et de cœur, est l'anthropologie. Mais mes préoccupations sont celles d'une géographe, semble-t-il, d'une « presque géographe du lieu, d'une géographe de la grande échelle » m'a t-on dit récemment¹. Les anthropologues s'intéressant aux relations qui lient l'homme à l'eau sont encore peu nombreux. Et si les plus fameux s'y sont employés dès les années 1960 aux États-Unis², en France nous nous comptons sur les doigts d'une main, en ayant choisi de prendre l'eau pour fil rouge et de la considérer comme « miroir d'une société »³ ou comme « l'amie du puissant »⁴. L'eau reste essentiellement affaire de géographes. Et c'est au sortir de ma toute première communication à un colloque, en 1992 à la Fondation Calouste Gulbenkian, que le géographe Michel Drain venait me trouver et me dire « j'aime bien comme vous dites les choses ». M'ayant ainsi distinguée, il allait par la suite me faire bénéficier de ses équipes et programmes de recherche, stimulant mon travail de thèse sur les conflits générés autour de l'eau, publiant mes premiers travaux, et m'encourageant lors de la soutenance à continuer dans cette voie. Je fus recrutée au CNRS en CR1 au premier tour, en 2001, en section 39, par les géographes. Et j'appartiens toujours à la section 39.

Mes incursions professionnelles dans le monde de la géographie, néanmoins, ne font pas de moi une géographe. Je suis et je reste une anthropologue. Pourtant, je me place

¹ À la lecture par une géographe de ma notice *Gestion de l'eau* pour le dictionnaire de la Méditerranée [à paraître en 2014 chez Actes Sud, D. Albera, M. Crivello, T. Fabre et M. Tozy (Ed.)].

² Comme je l'ai montré dans un article déposé sur Hal/SHS le 4/10/2012.

³ Aubriot 2004.

⁴ Bedoucha 1987 & 2011a.

désormais et de façon difficilement réversible à une autre intersection, ou encore à une zone frontière qui admet, recherche et se nourrit de pluridisciplinarité. L'anthropologie seule, en d'autres termes, ne me suffit plus. Je n'en retire de plus grand profit intellectuel et individuel aujourd'hui qu'en essayant de la rapprocher d'autres préoccupations des sciences humaines, sans doute plus appliquées, plus politiques aussi. J'aurai l'occasion de revenir sur plusieurs de ces points.

* * *

Le schéma ci-dessous résume et figure les différents niveaux d'intersections thématiques. À l'intérieur de chaque cercle, des numéros, lesquels renvoient à ma bibliographie ordonnée de façon chronologique⁵ et disponible en premières pages du volume 2 « Textes et images » joint. Ces numéros apparaîtront aussi dans le corps du texte, pour identifier sur près de 25 ans de recherche les thèmes que je traite de façon parallèle, conjointe ou distincte. Selon les occasions, les pertinences ou les envies, les ensembles « Eau », « Objet » et « Portugal » ont ainsi été alimentés au fil de mes écrits. Du cercle « Portugal » naît une autre excroissance, plus éclectique, qui réunit mes autres centres d'intérêts, à savoir l'Europe, la Méditerranée, les mondes lusophones. Cet espace, où sont essentiellement réunit des comptes-rendus d'ouvrage, serait en quelque sorte mon ensemble « culture générale, contexte général », celui qui me décentre de mes thèmes principaux pour à la fois assouvir ma curiosité intellectuelle et me renvoyer à des aires culturelles plus ouvertes lesquelles font sens dans le cadre de mes recherches. Il est aussi l'espace où je développerai probablement de futures recherches.

J'adjoins aussi une carte des terrains plus ou moins longs et répétés que j'ai mené - auxquels s'ajoutent ceux envisagés. Certains se comptent en nombre d'années ; d'autres en nombres de jours. Tous ont pour le moins fait l'objet de rapports de missions scientifiques. Ces lieux seront retrouvés au fil du texte.

⁵ Bibliographie chronologique et compilée : un même écrit publié en plusieurs langues n'apparaît qu'une seule fois.

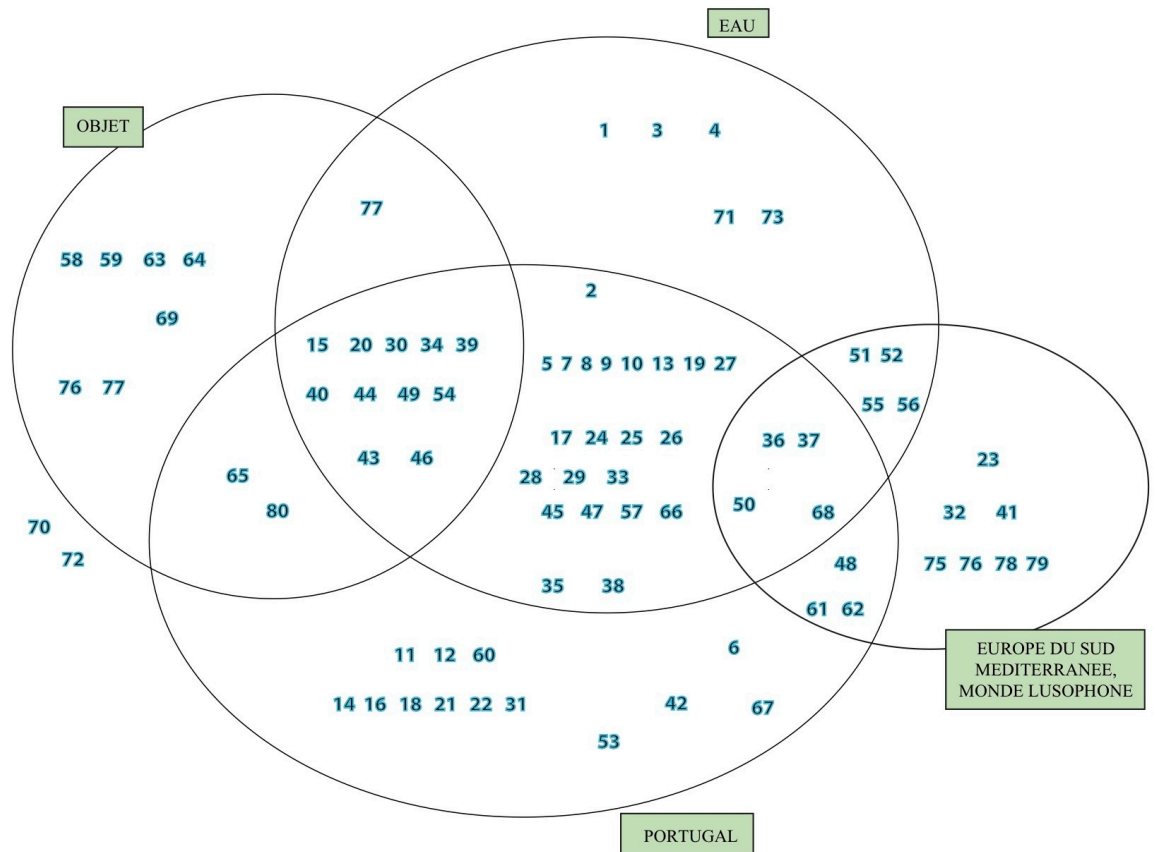


Fig.1 : Intersections thématiques

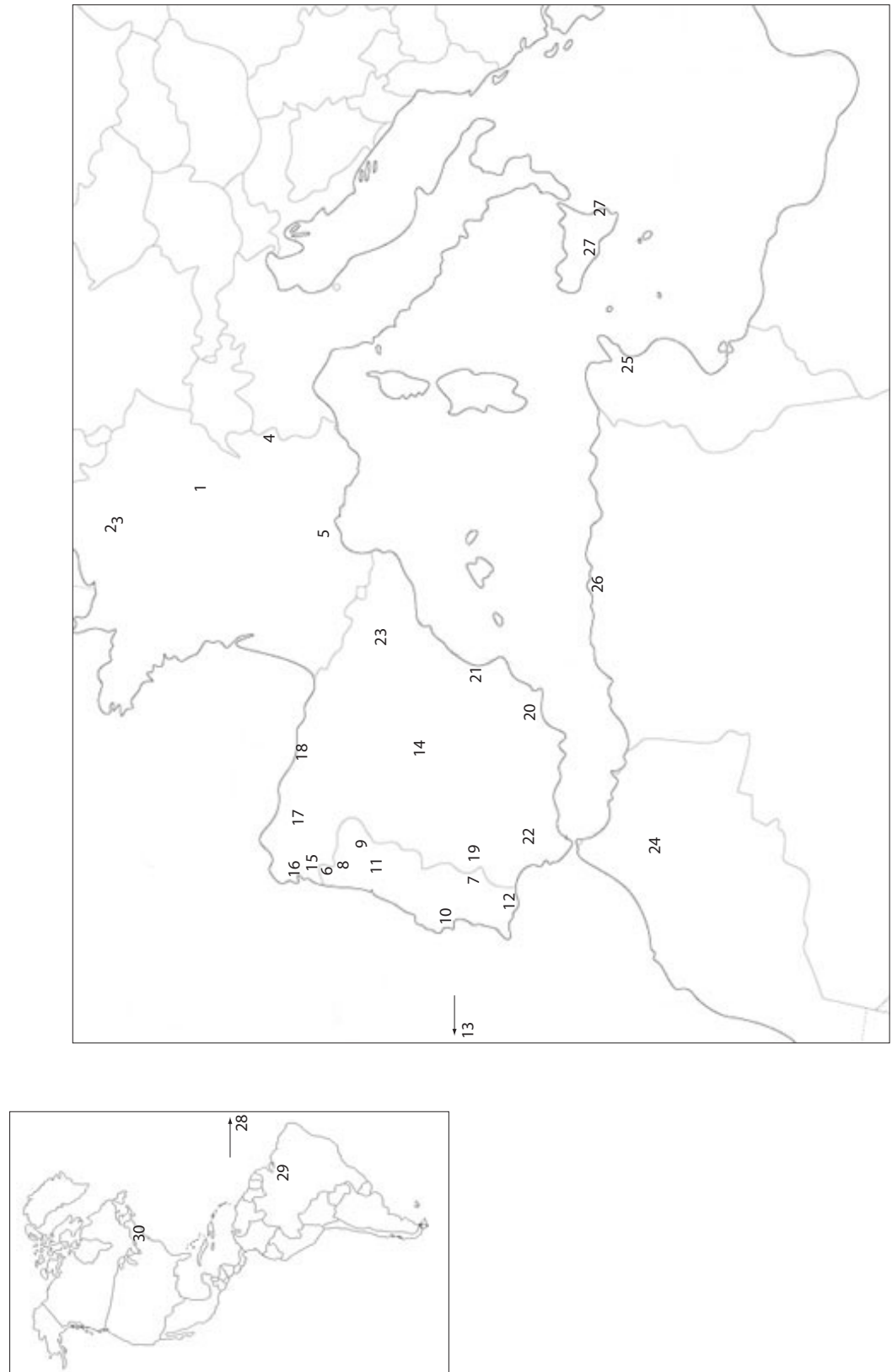


Fig. 2 : Localisation des terrains réalisés et envisagés.

Légende : 1. Bibracte ; 2. Conflans-Ste-Honorine ; 3. Nanterre ; 4. Tignes ; 5. Montpellier ; 6. Melgaço ; 7. Alqueva ; 8. Vilarinho das Furnas ; 9. Foz Côa ; 10. Lisboa ; 11. Nelas ; 12. Tavira ; 13. Faial ; 14. Madrid ; 15. Arbo ; 16. Vigo ; 17. Lugo ; 18. Riãno ; 19. Cheles ; 20. Senès ; 21. Valencia ; 22. Séville ; 23. Zaragoza ; 24. Meknès ; 25. Hammamet ; 26. Alger ; 27. Syracuse et Agrigente ; 28. Mindelo ; 29. Belo Monte ; 30. Boston.

TEMPORALITÉS

Sans doute est-il des temps pour chaque chose. Je sors de quatre ans de *gestion et d'animation de la recherche* comme directrice adjointe de la Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie, René-Ginouvès (2008-2011), une des vingt-deux maisons des sciences de l'homme françaises, située sur le campus de l'université de Nanterre. Trois cents quatre-vingt personnes dans cette structure, c'est très précisément la taille du village ennoyé par le barrage d'Alqueva, village que je laissais pour m'occuper alors de la communauté scientifique d'archéologues et d'ethnologues. Le temps de la gestion est un temps plein. Plein de petites choses à faire et de problèmes à régler, un temps scandé, entrecoupé, immédiat, efficace et à répercussions collectives et politiques. L'USR comptait alors une cinquantaine de personnes avec lesquelles je travaillais aussi, tant dans l'édition – j'étais également responsable scientifique du pôle éditorial –, qu'à l'organisation de colloques, de conception d'affiches, de recherches de financement, de logistique gestionnaire, etc. J'y ai beaucoup appris, mais sans doute n'ai-je pas su gérer au mieux mon temps de chercheur, celui du temps long de la réflexion, des heures de lecture quotidienne, du doute, ne sachant m'extraire ou me protéger totalement du quotidien de la gestion d'une institution. Un temps gourmand en réunions et prises de décisions, en tensions, conflits et petites rivalités internes, fatigant aussi, mais à la fois très formateur et bien plus proche de la société civile, de ce monde du travail à hiérarchie et à horaires dont nous sommes protégés et, finalement, en tant qu'anthropologues académiques – est-ce un comble ? –, tellement éloignés et distants. Avec moins de temps à consacrer au terrain et à l'écriture, il me fallait faire des choix. Aussi ai-je fait autre chose : du collectif et de la pluridisciplinarité. Durant ces quatre années, j'ai monté deux programmes de recherche à l'international pour les doctorants archéologues et ethnologues, l'un avec l'université de Chicago, l'autre avec l'université de la UMASS Boston, organisé un colloque, publié ses actes (63), monté une exposition, édité un ouvrage sur des ateliers d'ethnologie en milieu scolaire, créé et animé un cycle de conférences internationales réservé à nos collègues étrangers de passage à Paris, administré la recherche, trouvé des financements, et tenu ensemble des personnels, des scientifiques et des étudiants. Cette expérience fut, sans aucun doute, très formatrice et intéressante, et comme j'aime à le dire aujourd'hui, si c'était à refaire, je le referai... mais pas tout de suite. Ma recherche personnelle se traduit en cette période par une augmentation des comptes-rendus de lecture (51, 52, 60, 61, 62) et le montage de plusieurs films ethnographiques (56, 65, 66, 67), des activités de

veille scientifique ou d'optimisation des matériaux, en quelque sorte, et par un ouvrage collectif (58, 59) et quelques articles (53, 57, 68).

* * *

Le temps de la *thèse* (1990-1996) et des *post doctorats* (1997-2001) fut celui du terrain et de l'ethnographie. Des terrains menés dans la Péninsule ibérique et plus spécifiquement au Portugal. Le statut de membre de la Casa de Velázquez obtenu au sortir de la soutenance me permit de séjourner deux ans sans interruption à Madrid et Lisbonne (1997-1999). J'y remaniais ma thèse qui serait tout d'abord publiée en portugais⁶ en 2000, puis en français en 2002 (19), et j'écrivais plusieurs articles sur le nord-ouest du Portugal, espace où je venais de passer cinq ans à étudier les conflits générés autour de l'eau d'irrigation (8, 9, 10, 13). Cet espace excédentaire, diraient les géographes, a en effet pour particularité de regorger d'eau tout en étant l'un des foyers les plus conflictuels du Portugal en été. L'eau y conduisait chaque année à des morts, à coups de binette dans les temps plus anciens, à la carabine il y a encore quelques décennies. Le paradoxe était total. Et la question « pourquoi y a-t-il des conflits pour l'eau dans une région regorgeant d'eau » allait devenir l'axe autour duquel j'articulais ma réflexion. Parmi les livres qui vous marquent, celui de Geneviève Bedoucha, « l'eau, l'amie du puissant »⁷, m'avait tout simplement fasciné. C'était exactement ce que je voulais faire, mais bien sûr mon ethnographie et le terrain, si différents des siens, me conduisirent vers d'autres traitements de données et analyses. Les études sur l'eau avaient jusqu'alors porté sur les milieux arides, et les conflits générés autour de l'eau n'avaient pas vraiment été étudiés en contexte d'abondance. Plus tard, Sylvie Clarimont, géographe, et Olivia Aubriot, ethnologue et agronome, ont aussi défendu des thèses où conflit et abondance en eau se combinaient⁸. Nos études allaient montrer que les données techno-économiques ne suffisent pas à expliquer le mode de fonctionnement des sociétés, à savoir que la convoitise créée par la rareté, par exemple, ne peut pas être la seule explication possible au conflit (9) ; que les sociétés ont leurs logiques propres, leurs valeurs, leurs représentations du monde, voire des modes de gestion de l'eau totalement loufoques à première vue. À Melgaço où je travaillais, par exemple, l'eau « monte » et « descend » par un jeu de vannettes mobiles. Les terres ne sont pas irriguées de haut en bas et par parcelles contigües, soit selon une logique rationnelle d'un point de vue

⁶ *Conflitos e água de rega. Organização social no vale de Melgaço*, Ed. Dom Quixote, Portugal de Perto n°39, 2000.

⁷ Bedoucha 1987

⁸ Clarimont 1999 ; Aubriot 2004 ;

physique et économique, mais selon un circuit de déférence qui distribue l'eau en premier aux foyers d'occupation humaine les plus anciens, autour de l'église, puis de la route romaine, etc. (15) (Fig. 3). Cette logique, qui socialement et historiquement est opératoire, continue d'être défendue et appliquée. Pour les géographes, cette lecture fut immédiatement pertinente et servit leur intérêt, « invitant les médiateurs de conflits à donner un sens moins matérialiste aux crises de gestion de l'eau, ou encore à reconsidérer l'action publique et européenne visant à moderniser l'irrigation, voire les interventions internationales en matière de gestion intégrée »⁹. Les anthropologues ont apprécié le terrain long et répété, la finesse de l'ethnographie, mais noté aussi l'absence d'auteurs postmodernes parmi les citations¹⁰ ou un comparatisme insuffisamment exploré¹¹. Certains se sont montrés soucieux de m'inscrire dans un courant théorique identifié, mon approche oscillant dès lors entre le « post postmodernisme ou l'hyper modernisme de Leach » selon l'un d'eux¹², ou le « néo fonctionnalisme et pré postmodernisme » selon un autre¹³. Pour le moins, cette recherche sur les conflits et l'abondance en eau n'a pas laissé mes lecteurs indifférents, en s'appuyant sur une « bonne vieille ethnographie » qui s'inscrit – je cite – « dans la meilleure tradition de l'ethnologie française et de la géographie humaine »¹⁴.

⁹ Ruf, 2004 : 175

¹⁰ Driessen, 2004 : 428

¹¹ Bedoucha, 2003 : 354

¹² “Não estamos necessariamente num mundo pós-moderno ou surrealista, onde as imagens e as fabricações retóricas galopam à frente da suposta realidade e onde o terreno desaparece, substituído por fantasias de biblioteca. Antes, Fabienne Wateau parece preferir o hipermodernismo seguro de Leach, designando as práticas e categorias linguísticas locais com perfeição (...). O'Neill, 2002 : 705.

¹³ “The strength of this study is clearly in the elaboration of ethnographic detail and the evocation of rural life during the summer season. You can almost hear and smell the water running through the irrigation channels. Written in the best tradition of French Ethnology and human geography, *Partager l'eau* breathes ante-postmodernism, recalling a time when writing (and reading) ethnography was still rather unproblematic. The impression of “good old ethnography” [...] charming as such ideas may be, they have their drawbacks”. Driessen, 2004 : 427.

¹⁴ Driessen, 2004 : 427

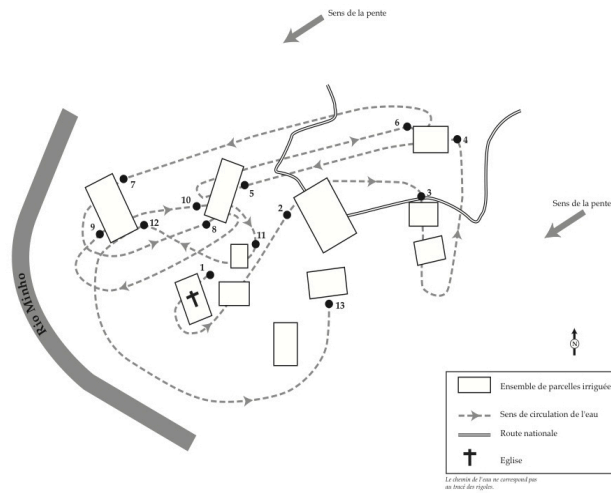


Fig. 3. Circuit de déférence dans la distribution de l'eau à Chaviães (Melgaço)

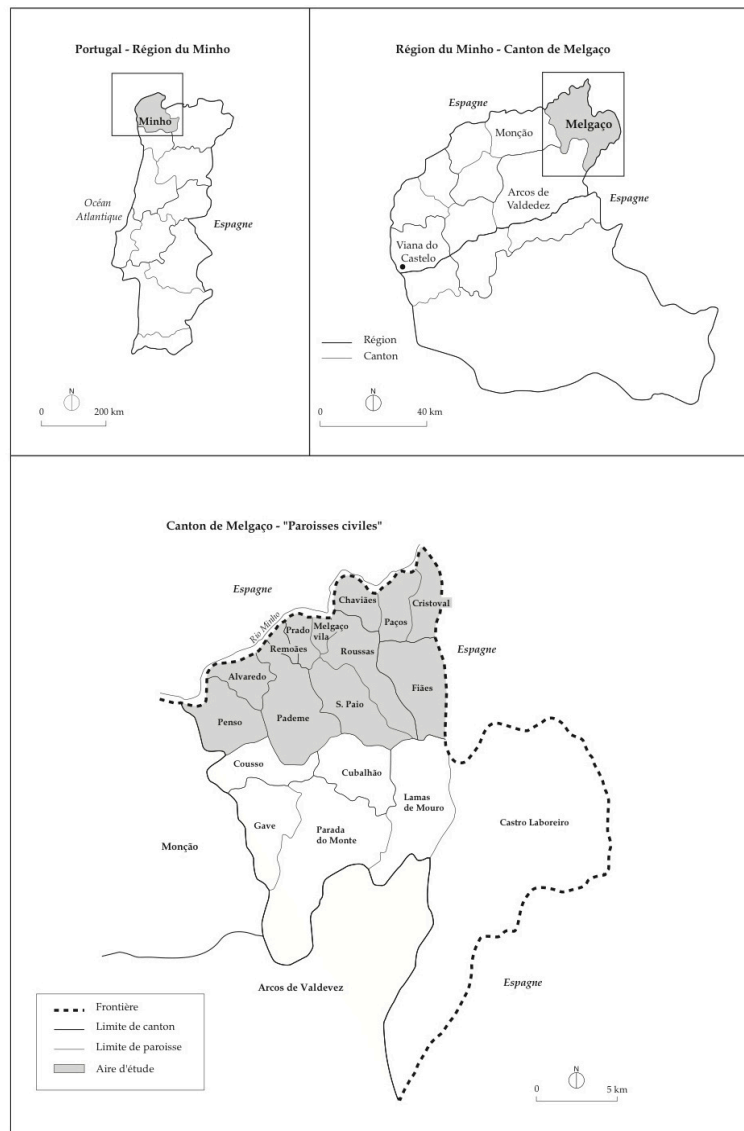


Fig. 4 : Localisation géographique du canton de Melgaço (premier terrain)

L'autre terrain long mené au Portugal se situe cette fois au sud-est, en milieu aride. Non pas en quête de comparatisme pour l'irrigation, mais en réaction directe à une autre situation paradoxale observée sur le premier terrain. Au nord-ouest, la vallée venait d'être reconvertie à la monoculture de la vigne pour satisfaire aux nouvelles directives de la PAC¹⁵, une reconversion de l'économie et du paysage signifiant la fin de la polyculture vivrière irriguée (6). Dans le même temps, l'Europe acceptait de financer la construction d'un grand barrage (Alqueva) sur le Rio Guadiana, au sud-est. Or cette construction, vieux projet des années 1920, comprenait une compensation en électricité pour les Espagnols, à savoir la construction du barrage de Sela sur le Rio Minho, au nord-ouest. D'un barrage l'autre, je suis donc passée du Minho, région de minifundia irriguée et verdoyante, à l'Alentejo, région de latifundia et de cultures sèches extensives. Au nord-ouest, les petits propriétaires terriens défendaient vivement leurs lopins de terre qui risquaient d'être ennoyés ; au sud-est, grands propriétaires terriens, salariés agricoles et reste de la population semblaient tous penser que le barrage était une opportunité (10, 17). Ma recherche devait se poursuivre avant, pendant et après la construction du barrage d'Alqueva (inauguré en 2002), plus grand plan d'eau d'Europe, et à partir du village de Luz, l'unique village de 380 habitants déplacé dans ce vaste programme. Tant la recomposition des espaces que l'application des politiques publiques (24, 28, 33) sont donc devenus mes sujets d'études lors de ces dix années (1998-2008). Je m'intéressais ainsi à la mise en place des processus de participation publique (29, 47), à la façon dont le village était déplacé (25, 26, 45), à la sur-médiatisation et à la presse (42), à l'absence de contestation générale (45, 57, 66), ainsi qu'aux effets de l'implantation de ce grand barrage dans une région aride et complètement dépourvue de traditions en matière de gestion d'eau (28, 50). Alqueva s'inscrit en effet dans le cadre d'une politique de l'offre où le Portugal, par anticipation, s'est offert (a réussi à se faire financer) la plus grande retenue d'eau d'Europe, un « réservoir stratégique ». Ce deuxième terrain long a donc porté sur des diachronies qui se télescopent, des synchronies qui s'opposent, des politiques publiques qui s'ajustent et, très concrètement, sur la façon dont les gens ont dû localement s'adapter aux décisions prises par le global. Les occasions de franchir la frontière ont aussi été régulières dans ce contexte. Le village de Cheles, en Extremadura, également concerné par l'enneigement de ses terres, a vainement tenté de faire reconnaître ses peintures rupestres et ses champs d'asperges. Une contestation côté espagnol, inexistante côté portugais, qu'il m'intéressait de questionner. Puis c'est

¹⁵ Suite à l'entrée du Portugal et de l'Espagne en 1986 dans la communauté européenne.

l'Espagne qui s'est installée au Portugal, en rachetant les terres désormais irrigables et en transformant l'agriculture de l'Alentejo – j'y reviendrai plus avant.

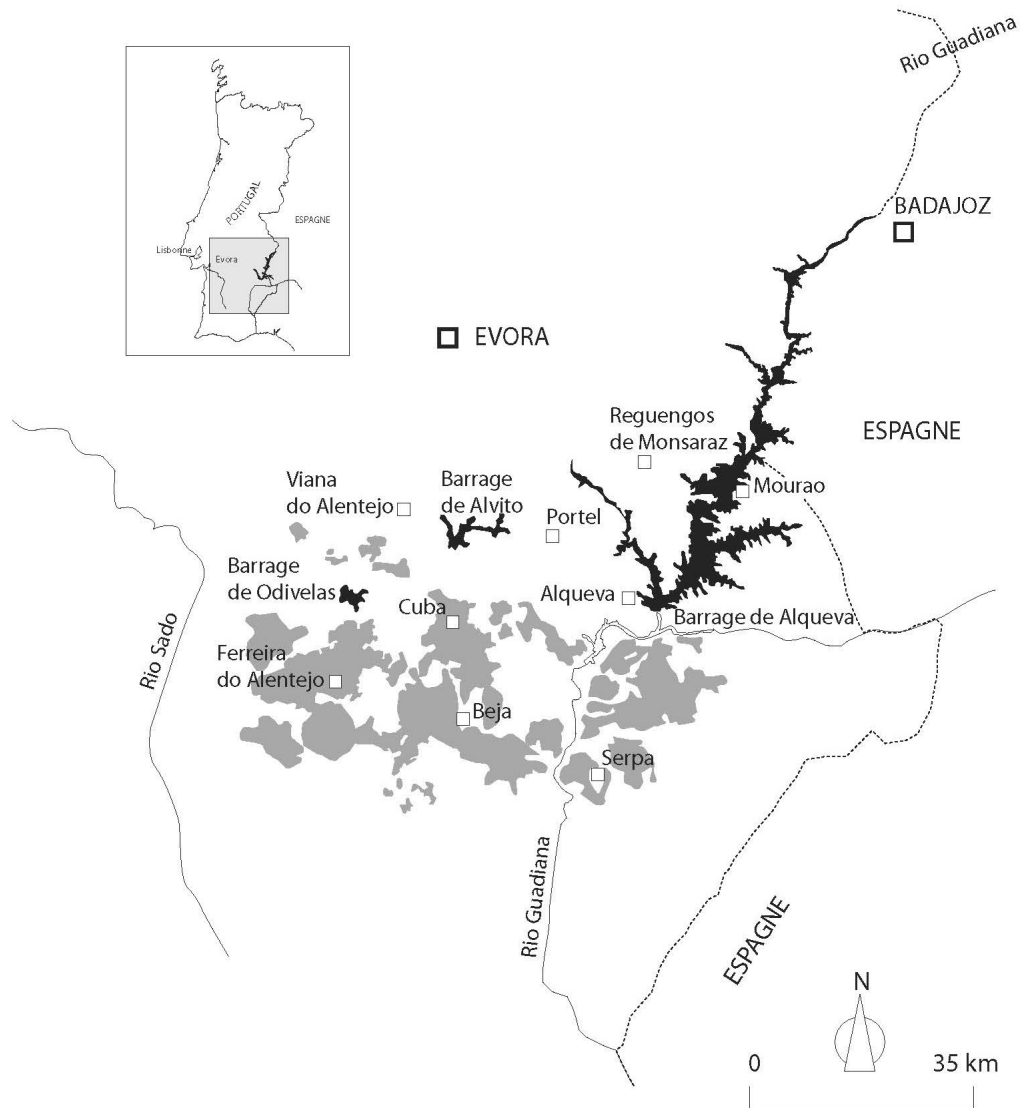


Fig. 5 : Localisation de la zone Alqueva (deuxième terrain)

Dans une troisième grande recherche, j'ai aussi assez longtemps travaillé en Galice, à Arbo et Pontevedra, d'un point de vue comparatiste, afin de comprendre les logiques qui présidaient au partage de l'eau. Côté portugais, des pierres et des cannes de roseau servaient toujours d'instrument de mesure de partage (15, 20, 34, 40, 46, 54) ; côté espagnol, des cannes de sorbier étaient utilisées (49). Les pierres avaient été oubliées, mais une conque à sonner les temps d'eau restait en mémoire (30, 44). Nombre

d'articles ont été écrits à propos de ces objets, qui m'ont conduite au comptage, aux ethnomathématiques (70), aux films ethnographiques (20, 30, 39). Pour chacun de ces instruments de mesure de l'eau, pierre, canne et conque, un film et un article au moins ont été réalisés. Le film « la canne à mesurer l'eau » a même reçu deux prix (39). J'ai ainsi proposé une synthèse sur le mode de fonctionnement complexe de ces objets, sur leur diversité (43, 50). En Andalousie, à Senés, mue par cette même préoccupation des techniques et des comptages, je suis allée comparer les modes de partage de l'eau des bassins réservoirs (49). Les séjours au Maghreb avec le groupe pluridisciplinaire sur « les risques pour l'eau en Méditerranée » (dir. J-P. Billaud), par ailleurs, ont contribué à conforter et à ouvrir le champ de la comparaison. Comptage, logiques, mesures et instruments constituent donc le troisième grand terrain comparatiste que j'ai mené au fil de ces années.

* * *

La *formation* est une autre temporalité qu'il m'importe de rappeler, car sans doute aura-t-elle influencé grandement mon profil de chercheur. Mon goût pour l'ethnographie, les terrains longs et répétés, l'apprentissage des langues de mes interlocuteurs, les restitutions de modes de fonctionnement des groupes, de leurs logiques et schèmes de pensée sont directement le fruit de cet apprentissage. Je viens de Nanterre, où la formation au terrain me semble être l'une des plus défendues et affirmées. L'école de Nanterre ne formait guère à la théorie (quel grand théoricien pourrions-nous citer ?), contrairement peut-être à d'autres écoles comme l'EHESS ou l'ENS, mais elle nous poussait en revanche à interroger le terrain de toutes les façons possibles – jusqu'à pratiquer l'observation flottante au cimetière du Père Lachaise, par exemple¹⁶. La généralisation ne venait qu'après coup, qu'après l'ethnographie engrangée et les séjours longs effectués. « On laisse le terrain parler », n'a-t-on cessé de nous répéter, on ne lui impose pas une lecture a priori, un cadre théorique trop serré qui pourrait le déformer ou l'amputer. Oui, bien sûr, comme le préconisait Levi-Strauss, nous partions tous en ayant tout lu sur le terrain choisi, mais nous faisons en sorte de rester attentifs à ce que nous allions rencontrer, pas seulement à ce que nous recherchions. En d'autres termes, rares sont ceux que j'ai vus partir sur le terrain avec une théorie qui résiste au temps long, car c'est, je crois, exactement le contraire qu'on nous enseignait – et c'est précisément ce que j'ai aimé avec les géographes de terrain que j'ai fréquentés¹⁷, car si la

¹⁶ Enseignement de Colette Pétonnet que j'ai suivi avec grand intérêt.

¹⁷ M. Drain, F. Guichard, S. Clarimont, S. Ghiotti.

sortie sur le terrain était théorisée, le cadre conceptuel était vite abandonné si la situation observée s'avérait « dire autre chose ». J'appartiens donc à cette génération formée par E. de Dampierre, une génération dont les plus âgés sont aujourd'hui partis ou sur le départ. Je suis une classique, formée à l'anthropologie de la parenté, à l'anthropologie économique, à l'anthropologie politique, au religieux et au symbolique – soit somme toute à l'anthropologie telle qu'on la pratiquait dans les années 1980 -, qui collecte et regarde avant tout les faits pour en présenter des ethnographies les plus complètes possibles. Pour autant, je ne suis pas un pur produit nanterrois et je suis ravie d'avoir débuté à Paris V, car dès les premières années l'ethnologie y était enseignée au côté de la sociologie. Aussi est-ce avec F-R. Picon, J-L. Jamard, R. Cresswell, A. Bensa que j'ai été initié, la plupart d'entre eux technologues et attachés à l'économique ou au politique, et avec B. Brévan, sociologue. Ma compréhension de l'anthropologie est donc sociologique, liée à des individus qui vivent en groupe et en relation avec leurs mondes et leurs objets. Et elle le reste aujourd'hui. Cette précision me semble d'importance, à l'heure où l'anthropologie ne cesse de s'ouvrir vers d'autres définitions d'elle-même, en quête désormais de processus et de mécanismes à étudier qui admettent de « dés-anthropocentrer » la discipline - et ce, même à Nanterre-la-classique dans des approches qui parfois se passent totalement de groupes et de sociétés. Mais « où sont les gens ? » sommes-nous quelques-uns à réclamer à la fin de certains séminaires.

* * *

Enfin le temps est venu de la *synthèse*. Si l'habilitation envisagée devait porter sur l'intersection optimale de mes trois thèmes principaux, à savoir les « objets » de « l'eau » au « Portugal », à relire aujourd'hui mes travaux dans leur intégralité, l'urgence d'une restitution de ma recherche sur le barrage d'Alqueva s'est imposée. Elle constitue donc le volume 3 de cette HDR, intitulé *On ne badine pas avec le progrès*, et destiné tant par sa forme que par son fond à un public le plus large possible. J'y explique les raisons de cette destination, sensible à la restitution des analyses du terrain long, des points de vues et des discours : du scientifique bien sûr, mais également des personnes directement concernées par l'enneigement de leur village ou la reconstruction d'un espace de vie et d'un paysage, ou de la presse, cet autre « acteur » fort présent et parfois puissant. L'écriture de l'ouvrage sur les objets de l'eau au Portugal et en Galice est donc, et de fait, reprogrammée pour un prochain long été à venir. Pour l'instant, j'invite le lecteur à continuer de me suivre librement vers d'autres chemins, tracés et itinéraires.

ITINÉRAIRES

Au départ j'étais américaniste et je suivais assidument à Nanterre le séminaire de l'équipe 4 sur le rituel. Aux côtés de P. Menget, J. Galinier, A. Breton, A. Monod-Becquelin, mais aussi de quelques autres attirés, dont des européenistes comme G. Augustins et C. Macherel, je me réjouissais de ces échanges réguliers. Stimulée intellectuellement, car le comparatisme était de mise et permettait de s'interroger sur d'éventuels rapprochements ou principes communs aux sociétés, cette « famille des américanistes » me convenait tout à fait. Mais à l'heure de la maîtrise, sans le sou et dans l'impossibilité d'envisager un mémoire sans terrain, je me suis repliée sur l'Europe, un terrain près de chez moi pour faire mes gammes, ai-je pensé, qui ne m'empêcherait pas de poursuivre plus tard outre Atlantique, une fois les financements trouvés. Habitée dès l'enfance à la vue et au bruit des péniches qui glissaient sur l'Oise, un univers faussement familial, j'ai ainsi trouvé non loin, au confluent de l'Oise et de la Seine, à Conflans-Ste-Honorine, de premières bonnes questions à poser dans le cadre d'une maîtrise. Elles portaient sur la relation à l'espace, l'endogamie socio-professionnelle et les valeurs du métier. Conflans-Ste-Honorine, capitale de la batellerie, accueille à quai et à terre des « gens de l'eau » - tels qu'ils se désignent eux-mêmes (en opposition aux « gens d'à terre », nous autres) - soit une population de marinières organisée autour d'une activité professionnelle, pas très exotique a priori mais déjà très différente et particulière dans sa façon de voir les choses. La rivière, tout d'abord, est forcément droite, à la façon des cartes fluviales qui se déplient par tronçons linéaires ; « on va toujours devant sans reculer, la navigation c'est toujours tout droit ». À la façon de désigner les lieux, ensuite, « Reims est un bled » car finalement on n'en voit rien depuis le bateau, alors que « St-Mammès est une ville importante », l'endroit où l'on s'arrêtera volontiers pour se ravitailler à terre (3, 4). À la bourse d'affrètement, enfin, quand ils refusent des transports et précisent dans le même temps que c'est la crise, sans doute la fin de la batellerie. Mais, ajoutent-ils presque immédiatement, « je suis libre de faire ce que je veux et c'est cela être artisan batelier ; je ne vais pas accepter ce transport qui m'enverrait vers les canaux de l'Est, c'est bientôt les fêtes, ma fille débarquée doit nous rejoindre bientôt ». Ce mode de gestion non rationnel d'un point de vue économique, suicidaire disaient les affréteurs, valait bien pour moi à l'époque, pour son étrangeté première, ce que racontait Margaret Mead à propos des femmes samoas chargées de transporter le bois à l'aide de bandeaux de tissus frontaux, car elles ont la tête plus dure. Une première découverte à propos de *logiques et de modes de représentation* variés, et non forcément partagés, qui très tôt m'avait

enthousiasmée quand, en classe de seconde, un cours sur les économies traditionnelles avait conduit à ce premier contact avec les écrits M. Mead. Étrange corrélation peut-être, et pourtant.

Mais *l'Europe* allait m'intéresser plus que je ne l'imaginai. La relation à cet autre presque semblable mais différent, cet autre qui peut avoir lu les mêmes choses que vous, en savoir bien plus que vous, partage un bagage culturel commun - ou seulement apparemment commun. Cette Europe qui obligeait à poser d'autres questions, celle de la distance bien sûr, mais pas seulement physique, sociale aussi, historique, ou encore celle de la dénomination de cet autre, de cet interlocuteur, évidemment, et non pas informateur - interrogation sur la dénomination qui ne semblent surgir qu'aujourd'hui parmi certains de mes collègues « exotisants », dans un contexte de globalisation où leurs autres, soudain, ont accès aux mêmes savoirs qu'eux¹⁸. E. de Dampierre nous disait « en Afrique c'est simple, il suffit d'aller voir le chef » ; en Europe rien n'était simple, bien au contraire. Dans le premier cas, une toile de fond historique et coloniale semblait fournir un cadre précis pour agir et évoluer, où hiérarchie et domination étaient inscrites jusque dans les corps. Dans le second, le fond historique commun et partagé ne permettait pas cet agencement des relations, car les autres ne l'étaient que parce que nous décidions qu'ils le soient, et seulement si eux-mêmes l'acceptaient. Je suivais en ce sens les cours de G. Augustins, de M. Segalen et de C. Pétonnet, et je lisais Minot bien sûr, Y. Verdier et F. Zonabend, ou encore A. Bensa et J. Favret Saada, puis le B. Le Wita et la dite Anthropologie de la Méditerranée (23). Un accès à des mondes du proche qui pourtant recèlent tout autant de croyances, de codes, de violence, de jalousie et de conflits, voire de recours jusqu'au tribunal pour attaquer les ethnologues¹⁹. Il existait à Nanterre, ou du moins est-ce mon ressenti, une dichotomie assez forte entre les européenistes et les exotisants. Les études sur l'Europe étaient plutôt mal considérées, mal distinguées de la sociologie, trop vite associées aux « mauvais étudiants qui ne veulent pas apprendre de langues étrangères ».²⁰ La situation a sans doute évolué au regard des terrains qui eux-mêmes ont changé. Car peut-on dire d'un ethnologue d'aujourd'hui qui travaille sur les migrations ou les sans-papiers qu'il est européeniste ? Ou de celui qui travaille sur les religions afro-brésiliennes en Europe qu'il est africaniste, américaniste ou européeniste ?

¹⁸ C'est pour le moins autour de ce débat que je m'étonnais, l'an dernier à un séminaire général au LESC, que l'anthropologie de l'Europe n'ait été que si peu lu, obligeant mes collègues à ouvrir des portes déjà ouvertes et à réajuster leur vocabulaire.

¹⁹ Voir à ce propos les récits de F. Zonabend sur Minot ou de G. Augustins sur les Baronnies, in Molinié et Mouton, 2008.

²⁰ Au LAS, l'Europe avait été réservée aux filles raconte F. Zonabend (2011), était-ce une façon moins violente de dire la même chose ?

Sans doute faudra-t-il aussi faire tomber, en France, ces « ismes » qui nous réduisent ou cantonnent à des aires culturelles aujourd'hui bien secouées par la globalisation. Nos terrains, transnationaux pour certains, voire pluridisciplinaires, obligeront là aussi à de nouvelles dénominations. J'apprenais ainsi le portugais avec plaisir, langue qu'on disait difficile, et je jetais mon dévolu sur le Portugal, qui venait d'entrer dans la communauté européenne. Peu de recherches y avaient été menées. E. de Dampierre insistait pour que je travaille au sud du Tage, « première colonie du Portugal », ou mieux encore que je m'immerge dans les archives de l'Ultramara, le fonds colonial portugais. Ma recherche sur les conflits et l'irrigation se justifiait au nord, en milieu humide, et j'obtenais la première bourse de doctorat concédée à des études sur l'Europe à Nanterre. Une vraie petite révolution.

* * *

L'aléatoire d'une recherche, d'un itinéraire professionnel et individuel, du chemin que prend une vie, un peu par hasard, un peu en fonction des circonstances, viendra à révéler un autre intérêt et une autre dimension anthropologique dans ma recherche. À partir de 2000, je deviens pour cinq ans directrice de la revue *Recherches en Anthropologie au Portugal*, un bulletin de publication irrégulière que je proposais de transformer en revue de périodicité régulière. Un numéro par an, le groupe de volontaires que nous étions, la plupart sans statut²¹, ne pouvait faire plus et mieux. En alternance avec des numéros thématiques, actes de nos journées d'études sur la ville (16) ou la lusodescendance (21), je proposais des numéros consacrés à des auteurs, des profils d'anthropologues, des *itinéraires de vie professionnels*. Chacun de ces numéros comprenait alors une entrevue de cet auteur, relatant ce qui l'avait fait anthropologue, comment, à quelles occasions, suivant quelles logiques, circonstances, choix ou hasard. Venaient ensuite toute sa bibliographie commentée et organisée par thème (les petites mains que nous étions progressaient ainsi avec méthode et collectivement dans la lecture des auteurs), puis quelques articles de type « portrait » écrits par ses collègues. Il s'agissait, pensais-je, d'intéresser les plus jeunes à l'histoire d'une discipline, et à l'histoire de ses protagonistes aussi, ici au Portugal.

Le premier « numéro auteur » a été consacré à Benjamim Pereira (14), dernier membre vivant de l'équipe de Jorge Dias et Ernesto Veiga de Oliveira qui, dans les années 1950,

²¹ Groupe Anthropologie du Portugal, créé par Colette Callier-Boisvert en 1987, ayant pour siège le Centre d'études portugaise de l'École des hautes études en sciences sociales.

sous la dictature, avait parcouru le pays entier – et aussi une partie des colonies - en quête d'objets du monde rural, établissant des cartes et des collectes sur l'outillage agricole, les architectures traditionnelles, les fêtes, les instruments de musique, etc. Le travail de cette équipe fut remarquable pour sa systématisation, donnant matière à un premier recensement du pays et à la création du musée d'ethnologie, établissant des contacts avec Georges-Henri Rivière et le Musée des ATP en France, avec l'institut de films scientifiques de Göttingen en Allemagne, mais aussi avec Júlio Carlo Baroja, au programme similaire concernant l'Espagne, mais sans équipe et sujet à d'autres contraintes. Benjamim Pereira, spécialiste des techniques et du monde rural est venu à l'ethnologie par hasard, un jour que Jorge Dias et Ernesto Veiga de Oliveira, passant par son village, lui demandent où se trouvent des moulins communautaires. Passionné par le projet, il intégrera rapidement l'équipe²² et y consacra sa vie, se formant sur le tas sans passer par l'université, participant par la suite à la conception et au montage de nombreuses expositions du musée national d'ethnologie, et publiant de nombreux articles et ouvrages, dont une *bibliographie analytique d'ethnographie portugaise*²³ fort précieuse, en 1965, recensement systématique des écrits jusqu'alors publiés.

Un deuxième volume a porté sur João Pina Cabral (31) de l'Instituto de Ciências Sociais à Lisbonne, anthropologue académique de réputation internationale, formé en Afrique du Sud puis en Angleterre, auteurs de nombreux ouvrages et articles. João aurait dû être prêtre, à l'instar de son père évêque anglican missionnaire au Mozambique, dont la famille fut obligée de quitter le pays au moment de l'indépendance. Un cursus en anthropologie découvert par hasard à l'université de Johannesburg finira par le conduire en Angleterre, puis dans le nord du Portugal dont il est originaire, pour que soit appliquée au Minho la théorie structuraliste qu'il ne pouvait plus utiliser pour le groupe matrilineaire du Mozambique²⁴, sa famille étant devenue politiquement non grata dans ce pays. João l'explique dans l'entrevue, son approche était bien théorique avant tout. Un autre ouvrage sur le Minho, plus intimiste, *Aromas de Urze e de Lama*²⁵, surgit à la mort d'un de ses interlocuteurs mais, dit João, il s'agissait aussi d'un essai d'écriture théorique, de type postmoderne cette fois, car soudain les histoires de vie personnelles

²² L'équipe était constituée de Jorge Dias et de son épouse, Margot Dias, d'Ernesto Veiga de Oliveira, de Benjamin Pereira et de Fernando Galhano, dessinateur.

²³ Pereira, 1965.

²⁴ Il s'agit de sa thèse, *Sons of Adam, Daughters of Eve: The peasant worldview of the Alto Minho*, Oxford, Clarendon Press, 1986. Version portugaise Ed. Dom Quixote, Portugal de Perto n°19, 1989.

²⁵ Lisboa, Fragmentos, 1993.

pouvaient se mêler aux écrits classiques. Son parcours et son trajet académique, articulés autour des théories fondatrices de l'anthropologie, offrent un portrait tout à fait saisissant de sa passion et de son optimisme pour la discipline, poursuivant ses terrains dans nombre de pays lusophones, Macao, Brésil, Portugal.

Un troisième itinéraire professionnel d'anthropologue portugais est en cours de reconstitution. La revue n'ayant pas trouvé de directeur après mon mandat, c'est sous la forme d'un ouvrage que celui-ci sera restitué. Joaquim Pais de Brito est directeur du musée national d'ethnologie depuis près d'une vingtaine d'années et co-fondateur du premier département d'anthropologie au Portugal, à l'ISCTE²⁶. Après de premières études de droit à Coimbra - dont il nous dira combien elles furent utiles, malgré tout, pour penser l'anthropologie, à partir des arrêtés municipaux, par exemple, où toutes les activités du quotidien sont recensées en creux sous forme de prohibitions -, il devient réfugié politique en France pendant la dictature, fait sa formation en anthropologie à Jussieu, et ne revient au Portugal qu'après la Révolution des Œillets, pour devenir professeur d'université à Lisbonne. Ses recherches sur le communautarisme des sociétés rurales européennes le conduisent à revisiter Rio de Onor, village transfrontalier étudié par les folkloristes, puis par Jorge Dias 70 ans plus tôt, et à publier l'ouvrage *Retrato de aldeia com espelho*²⁷, mise en abîme de ces divers écrits au regard de son propre terrain. Son parcours est avant tout politique, articulé à une histoire de vie constitutive de son anthropologie, entre musique (dont le fado bien sûr), oralité, enseignement et formation des étudiants ou des stagiaires du musée, écrits dans la presse, édition d'ouvrages – dont la remarquable collection « Portugal de Perto » de 43 volumes chez Dom Quixote -, institutions muséales et universitaires, objets.

Parallèlement à cette histoire de l'ethnologie au Portugal, les collègues brésiliens²⁸ m'ont invité à participer à leur prochain ouvrage sur les anthropologues français du XX^e siècle (41), consacré plus spécifiquement aux femmes. J'aurais grand honneur à retracer l'itinéraire de vie d'une grande dame européeniste de la discipline - dont je ne peux citer le nom ici, car je ne lui en ai parlé qu'une fois, l'an dernier, au sortir d'un ascenseur, sans avoir pu la recontacter faute d'avancement sur le financement de l'ouvrage. Des histoires et itinéraires d'anthropologues, somme toute, qui dans le sens opératoire du

²⁶ ISCTE, Instituto Superior de Ciências Sociais do Trabalho e da Empresa.

²⁷ Pais de Brito, 1996.

²⁸ M. Grossi, A. Motta, J. Cavignac.

terme auront contribué à « faire » l'ethnologie de l'Europe. Et une restitution qui, peu à peu et en série, par portraits, s'installe aussi de façon significative dans ma recherche.

* * *

Mais revenons encore un instant à mon propre itinéraire. Après mon recrutement au CNRS en 2001, je fus rattachée au laboratoire *Mutations des territoires en Europe* (UMR 5045) à Montpellier, où j'ai passé quatre années (2001-2005) au milieu des géographes et des économistes à me confronter à d'autres logiques, écrits, concepts, mais aussi préoccupations. La géographie s'intéresse plus aux lois, décisions et vocabulaire des politiques, elle cherche ensuite à voir comment ces injonctions, ces nouveaux mots (« développement durable », « gouvernance », « gestion intégrée ») s'appliquent sur le terrain et auprès des « acteurs », de tous les acteurs et à toutes les échelles possibles. J'apprenais donc un vocabulaire nouveau, légèrement décalé, car là où j'aurais pu parler de citoyenneté, ils parlaient de « participation publique » ; d'identités englobées, ils répondaient « échelles » ; d'organisation sociale, ils entendaient « gestion ». Mais toujours il était question de terrain concret, habité par des gens, qui acceptent, qui refusent, qui contestent, qui s'organisent, qui essaient de vivre ensemble. Pour les géographes que je côtoyais du moins. Par ailleurs, ils lisaient toute l'ethnologie de l'Europe, celle relative au monde rural en particulier, les livres de la Mission du Patrimoine ethnologique, sur la réinvention des fêtes, les produits régionaux, leurs frontières (traduit par la notion de « pays », vocabulaire politique des années 1970), la patrimonialisation, les néoruraux. Je m'y suis fait plusieurs bons collègues et amis, de qualité, que j'interpelle scientifiquement régulièrement, ne faisant que confirmer ici une proximité déjà connue et ancienne entre ces deux disciplines²⁹. Mais Montpellier était aussi plus loin de l'Espagne et du Portugal, paradoxalement, obligeant à regagner Paris pour atteindre ensuite mes terrains, et aussi très franco-français à l'époque³⁰. Or, je ne voulais plus travailler en France. Avec Isabelle Daillant, encore en fin de Deug, nous avons fait un tout premier terrain ensemble à Bibracte, auprès des druides et de l'archidruide, mi bourgeois bohèmes de gauche, mi sympathisants d'extrême droite (je me souviens qu'on avait travaillé sur la notion de consensus). Isabelle devait recevoir par la suite des documents avec le fameux « RG » en haut à droite : nous avons été pistées et peut-être même été prises pour de dangereuses

²⁹ Voir notamment le volume « Ethnologues et Géographes », *Ethnologie française*, 2004/4, et l'article de Bérard, Delfosse et Marchenay (2004 : 591-600) sur cette complicité et complémentarité entre les deux disciplines ou encore l'entretien avec Isaac Chiva sur la multidisciplinarité (2004 : 671-677).

³⁰ Des financements confortables provenaient de la Région et du Conseil régional, aussi la majeure partie des étudiants avaient-ils leurs thèses financées pour travailler sur les parcs régionaux, la ville de Montpellier, la ligne du TVG, etc., tandis que le laboratoire bénéficiait d'accès plus facile à l'achat de logiciels ou à l'informatique.

personnes du haut de nos vingt ans et demi. La France, et le religieux en particulier, ne devaient plus retenir mes préférences³¹.

Encore un paradoxe : je n'ai, à ce jour, co-publié d'ouvrages avec aucun géographe, mais déjà trois avec des archéologues (36, 58, 63)³², monté les programmes Chicago et Boston avec des archéologues³³ (mais aussi une historienne, L. Auslander pour Chicago et une urbaniste M-H. Bacqué pour Boston). Mes collègues des universités de Galice sont agronomes (X. Neira & T. Cuesta).

Itinéraire toujours, j'en profite pour saluer ici quelques personnes. Je ne peux manquer de penser très respectueusement à Michel Drain, à sa générosité, à l'Espagne, à la Casa de Velázquez, au terrain. Et je dois à R. Jamous et à I. Chiva de m'avoir soutenu au bon moment. A R. Jamous, en fin de thèse, qui m'a stimulé et autorisé à avoir confiance en ce que j'écrivais, en me retranchant dans mes logiques, et en me faisant lire beaucoup plus et de façon plus comparative ; et à I. Chiva, que je ne connaissais pas, mais qui après avoir lu ma thèse m'a ouvert les portes de son réseau de contacts, m'apportant son soutien dans de jolies lettres pour les candidatures, et qui m'a dit non sans autorité « pour la HDR, allez voir Descola ».

LIGNES

Je ne suis pas sûre que la *brève histoire des lignes* de Tim Ingold puisse m'être d'une grande utilité, mais essayons tout de même. Il n'est question de canaux dans son ouvrage qu'en toute fin de raisonnement, page 207, les présentant à la fois comme des « tracés qui relient des lieux spécifiques par une voie qui préexiste à la circulation [...] et comme des surfaces (la largeur du canal) où se déplacent des véhicules, elles-mêmes constituées de repères plus ou moins contraignants ». Les marinières vont toujours tout droit, sans doute à cause de leurs cartes linéaires qui se déplient en tronçon de canal ou de rivière, qui formatent aussi leurs esprits et leurs représentations du monde. Une vue générale des canaux de France, vue « d'en haut », par exemple, ne leur permet pas de se repérer. Ils ne savent pas forcément que Reims est à l'Est de Paris ; mais ils savent parfaitement

³¹ Après Bibracte et Conflans-Ste-Honorine, de fait, je n'ai plus pratiqué de terrain en France. Ni non plus sur le religieux, ici ou ailleurs.

³² Respectivement : P. Cressier, P. Rouillard, C. Perlès

³³ Respectivement : M. Dietler, S. Mrozowski

que Saint-Mammès est au confluent de la Seine et du Loing (canaux plus étroits sur le Loing et techniques de halage plus anciennes, il ne s'agit pas des mêmes batelleries ni des mêmes façons de naviguer). En d'autres termes, Reims ou Paris sont soit devant, soit derrière soi. Ils ne voyagent pas d'après un plan, ils effectuent des trajets³⁴. S'ils « pilotent dans les limites définies par les rives du canal », ils ont en revanche pour la rivière, plus irrégulière, à apprendre sur ces cartes les amers, les piles de ponts, les bancs de sables, les courants, les signalisations spécifiques. Tout dépendra en effet de la « manière dont le canal sera perçu », et ici semble-t-il, avant tout « comme communication pour aller de A à B », mais parfois aussi, quand il est question de rivière, « comme canal pour se repérer sur une surface »³⁵. Il est en fait question de transports plus que de trajets, reliés à des lieux spécifiques, à une destination spécifique, qui a pour fonction « de relocaliser les personnes et leurs effets »³⁶. Je ne sais, comme l'auteur l'avance dès l'introduction et le rappelle dans sa conclusion, si « la ligne est une icône de la modernité, [...] et si la ligne fragmentée s'impose comme une icône de la postmodernité, une ligne qui traverse : non pas suivant des étapes ou des destinations, mais en allant d'un point de rupture à un autre. Ce ne sont pas là des lieux, mais des dislocations ». Mais mon travail n'étant, semble-t-il, ni moderne ni postmoderne (*cf. p.9*), sans doute convient-il mieux que j'adopte, en effet, la position d'Olwing, qui propose de nous tourner (faut-il comprendre nous retourner ?) non plus vers un *utopisme* moderne ou un *dystopisme* postmoderne, mais vers un certain « *topisme* qui reconnaît que les êtres humains, en tant que créatures d'une histoire, créent consciemment et inconsciemment des lieux »³⁷ - soit de revenir à la « ligne de trajet (prémoderne ?) qui s'accomplit à travers des pratiques d'habitation et des mouvements onduleux, une ligne *topique* ». Car c'est bien de création de lieux dont il est question dans mon travail, des lieux créés par des individus et des lieux créés pour des collectifs, aux dimensions et effets non forcément mesurés dans toute la force de leur amplitude.

* * *

Lignes de terre. Alqueva, au sud-est du Portugal, est l'exemple même d'une création de lieu, consciente et volontaire, fruit d'un trajet dans le temps long, ancré dans une géographie précise, conduisant à une recomposition des espaces et des représentations. Pour créer le plus grand plan d'eau d'Europe dans la région la plus aride du Portugal,

³⁴ Ingold, 2011 : 26

³⁵ Ingold, 2011 : 207

³⁶ Ingold, 2011 : 110

³⁷ Cité par Ingold, 2011 : 218

sans aucune culture de l'eau, sans attachement particulier à la terre cultivée, et sans recours humain notoire, il fallait vraiment que ce projet ait un intérêt politique et idéologique. Alqueva a servi tous les partis politiques au pouvoir, de droite comme de gauche, depuis sa conception dans les années 1920 à son inauguration en 2002 (*cf.* notamment 10, 17, 24, 26). Quelques quatre-vingts ans auront été nécessaires pour l'ériger, ses destinations n'auront cessé de changer au fil du temps, et sa durée de vie est estimée à 100 ans environ. Le barrage d'Alqueva, comme je l'annonçais déjà plus haut, répond à une politique de l'offre, ou pour le dire avec les mots d'un des ingénieurs de l'entreprise constructrice : « maintenant qu'il est construit, on va bien voir à quoi il va servir » (05/2002) (45, 57). Il constitue à ce jour une « réserve stratégique d'eau ». En d'autres termes, il offre de l'eau à qui n'en demandait pas particulièrement et, dix ans après son inauguration, aujourd'hui en 2012, cette vaste entreprise semble ne rien avoir changé en termes de stratification sociale ou de dynamique locale. Rappelons qu'il a été construit dans la région Alentejo, qui représente 1/3 du territoire national mais ne compte plus aujourd'hui que 5% de la population, dont la majorité est constituée de salariés agricoles, âgés de surcroît, et la minorité de grands propriétaires fonciers, docteurs à la ville (28). Ceux qui déjà pouvaient investir, avant la construction du barrage, les latifundiaires mais aussi quelques autres propriétaires de terres, profitent et s'adaptent en plantant de l'olivier ou de la vigne, qui dès lors est irriguée au goutte-à-goutte. Les personnes non propriétaires, quant à elles, n'ont pas d'accès nouveau à la terre, ni au plan d'eau, ni à son exploitation. Les berges continuent d'être propriété de l'entreprise constructrice (la EDIA) et le tourisme d'habitation, par exemple, n'a pas été stimulé et encore moins la formation professionnelle des jeunes dans l'agriculture ou le tourisme. Les gens font donc comme autrefois, c'est-à-dire, *o que caia*³⁸ dans les villages, ou bien émigrent en Suisse, ou travaillent dans les services à la ville. Le « méga-projet » touristique national qui devait offrir des emplois et assurer le ressort de l'économie locale vient de s'écrouler avec la crise (09/2012), la banque d'État³⁹ refusant de suivre en termes d'investissement. Les investisseurs étrangers tant espérés au début de la construction (ceux du Nord) ne sont jamais venus. Tout semble aujourd'hui s'inscrire dans un processus de continuité, avec de petites adaptations au changement, sans grand bouleversement et sans véritablement créer de nouvelle dynamique. Néanmoins, des entrepreneurs espagnols (les voisins d'à-côté, ceux du Sud) ont su profiter de la

³⁸ Littéralement, "ce qui tombe", ce qui se présente. Pour les hommes, il s'agit des travaux agricoles saisonniers, la conduite des machines agricoles, pour les femmes le service dans les restaurants ou les écoles, les vendanges à l'automne et le ramassage des olives en hiver.

³⁹ Il s'agit de la Caixa Geral de Depósitos.

situation. Aidé par leur gouvernement dans l'achat de terres agricoles, des entreprises ont racheté massivement les fameuses *quintas* de l'Alentejo, d'une taille minimale de 600 hectares. Les Espagnols sont venus avec leur savoir-faire en termes d'irrigation, leurs ingénieurs agricoles, leurs traitements phytosanitaires, leurs tuyaux de goutte-à-goutte et leurs pieds d'oliviers plantés en régime semi intensif. Les fruits de la production repartent immédiatement en Espagne où ils sont traités, conditionnés, vendus. L'huile d'olive est tout de même qualifiée d'« ibérique » ; dans les champs, on retrouve les salariés agricoles portugais qui entendent les tuyaux de goutte-à-goutte et semblent se satisfaire de la situation : « mais les terres restent au Portugal » rétorquent-ils pour me (se ?) rassurer.

Cette création d'espace est tout à fait intéressante. Car le cas du grand barrage d'Alqueva au Portugal se situe dans un entre-deux théorique singulier en matière de gestion d'eau. Il est à la fois l'héritier des vieilles traditions civilisatrices de développement étatique de la première moitié du XX^e siècle, où l'idée de « civilisation de l'eau », si chère à Franco, conduisait à l'établissement de colonies avec lopins de terres irriguées⁴⁰ - au Portugal, on imaginait alors de transformer l'Alentejo en une vaste oasis irriguée, ressemblant au Minho, devant permettre l'accès à la terre, son achat et son exploitation par de petits propriétaires. Il est aussi l'un des précurseurs en matière d'application des mesures de concertation et de participation publique du milieu des années 1990 - et sans doute est-il et restera-t-il, en Europe, le premier et dernier grand barrage à avoir fourni un cadre expérimental à ces politiques. Enfin, il représente aujourd'hui l'un des édifices les plus modernes de réserve d'eau contrôlée et gouvernée du début du XXI^e siècle, un modèle du genre d'un point de vue technologique, la mise en application de la gouvernance de l'eau en matière de directives internationales – mais un investissement extrêmement coûteux dont la pertinence économique n'a toujours pas été prouvée.

Dans ce processus, un autre lieu a été créé de toutes pièces, un nouveau village, pour remplacer celui qui fut entièrement démonté (et aux matériaux recyclés avant que le site et les terres environnantes ne soient submergés) et reloger sa population (25, 26, 45). Le vieux village de Luz (Aldeia da Luz) se trouvait à la cote 148 ; le plus grand plan d'eau

⁴⁰ Dès la fin du XIX^e siècle, l'Espagne repensait son territoire en fonction de son eau, en augmentant les infrastructures et en établissant artificiellement des « colonies » destinées aux compatriotes revenant des pays ayant gagné leurs indépendances (cf. Joaquim Costa, 1911). L'idée d'une « civilisation par l'eau » devait être consolidée par Franco, communément baptisé la « grenouille des barrages » et qui, sous ses quarante-huit ans de dictature, aura réussi à faire de l'Espagne le cinquième pays au monde le plus équipé en infrastructures hydrauliques. Une gestion par bassins versants transfrontaliers allait naître et conduire à l'établissement de quotas en termes de quantité et de qualité entre les deux pays.

d'Europe ne pouvait se réaliser qu'à la cote 152. Un nouveau village de Luz (Aldeia da Luz) a donc été construit à trois kilomètres de là, sur une butte, selon un processus expérimental puisque qu'il reproduit l'ancien à l'identique. Le profil général des rues a été respecté ; les voisins de droite et de gauche restent les mêmes ; les disparités sociales ont été prises en compte et se manifestent dans le choix des matériaux ; places, commerces et arènes retrouvent leurs places initiales. Pourtant, le nouveau village ne ressemble en rien à l'ancien. Il est moderne, droit, propre, uniforme, aligné, homogène ; canalisation, électricité et câble internet pour tous ont été enterrés ; toutes les pièces ont une fenêtre ; toutes les maisons ont un jardinet attenant à l'arrière ; les rues sont plus larges et le village a doublé de superficie. En imaginant un « village urbain », les architectes ont aussi pensé à son esthétique et à sa capacité d'attractivité, en imposant notamment certains matériaux (le bois pour les portes et les fenêtres, au lieu de l'aluminium) et en interdisant aussi les animaux et les machines agricoles. Il s'agissait de présenter un village propre, attractif (et de fait certains des villages alentours, au début, étaient tentés de déménager et de rejoindre Luz), capable de réunir toutes les caractéristiques du « village typique traditionnel alentejano » et d'offrir les meilleurs commodités. Un village modèle, en quelque sorte, que les touristes viendraient visiter. Les villageois sont plutôt contents de leurs nouvelles maisons neuves et modernes, lesquelles, malgré l'interdiction d'intervention pendant cinq ans, ont quasiment toutes et immédiatement été réajustées à leur goût et à leur critère de distinction (ajout de fer forgé aux fenêtres, substitution des sols peints par des carrelages, apposition d'*azulejos* sur les façades, marbre dans l'encadrement des fenêtres, etc.). Si les arènes font la fierté de tous, car majestueuses elles peuvent recevoir les corridas à cheval, d'autres détails d'importance ont fait monter la colère du maire. Il ne manque que quelques centimètres à la salle multisports pour en faire une salle d'envergure internationale ; les hangars agricoles ont été oubliés ; les terrains à construire destinés à l'extension du village et déjà équipés – dont les jeunes rêvaient pour s'installer – n'ont finalement jamais été remis à la commune par l'entreprise constructrice, etc. Ce « centre d'attractivité », quelque dix ans plus tard, a en fait déjà perdu une partie de sa population : par vieillesse, mais aussi faute de terrains libérés pour construire et installer les jeunes couples qui le souhaitent, faute d'exploitation possible ou autorisée du plan d'eau, faute d'emplois créés, faute d'hébergement et de restauration pour retenir le touriste éventuel (les visiteurs sont massivement venus en période événementielle, d'inauguration du barrage et de disparition du vieux village) (42) et faute aussi de contrôle dans la spéculation sur les maisons à vendre à Luz, hors de prix, car survalorisées par les habitants au nom de ce

projet grandiose et magnifié, elles sont aussi invendables. En termes de sociabilité, les relations ont également changé : le village, plus grand, facilite l'utilisation de la voiture et son stationnement au pied de la maison ; les jardins attenants à l'arrière, le plus souvent équipés d'une seconde cuisine, contiennent l'ensemble des activités domestiques ; pour les plus âgés, la boulangerie est devenue plus loin à pied ; pour les jeunes, la voiture les conduit au bourg voisin, aux cafés encore ouverts et à l'animation plus marquée (45).

Sans doute le Portugal se soucie-t-il, à l'instar d'autres pays d'Europe fortement marqués par les disparités territoriales en termes d'attractivité démographique, de vouloir *créer des centres dans les périphéries*, de se préoccuper de ses zones rurales de l'intérieur, de vouloir être à la pointe de la technologie, de défendre sa place au sein de l'Europe de l'Union. Le Portugal, qui n'est pas un petit pays, comme on l'enseigné à l'école avant la fin des colonies (*cf.* Fig : 6), continue de défendre sa place et ses ambitions dans l'Europe de l'Union et le reste du monde. Avec régularité dans la presse, ses opérations de taille sont vantées : ainsi Alqueva est-il le plus grand plan d'eau d'Europe ; qui constitue aussi le plus grand archipel fluvial d'Europe ; Colombo fut-il longtemps le plus grand centre commercial d'Europe ; à l'instar du pont Vasco de Gama un temps plus grand d'Europe aussi ; le Christ Roi est-elle la statue contenant le plus de béton d'Europe ; en Algarve, une passerelle de plage en bois est la plus longue d'Europe, tandis que la centrale photovoltaïque de Moura fut au moment de sa construction la plus grande du monde, etc. (24). Cette quête de représentation s'opère en premier lieu vis-à-vis de sa voisine l'Espagne, avec laquelle il est si souvent confondu par ceux du Nord, et vis-à-vis de l'Europe ensuite, dont il s'agit de ne surtout pas sortir, notamment aujourd'hui en cette période de grave crise économique⁴¹. Alqueva est donc aussi apparu, en partie pour cette raison, comme une entreprise très importante à défendre et devenue réalisable une fois l'argent de l'Europe obtenu, et ce, quasiment sans aucune contestation (57). À Alqueva, c'est la Nation qui, soutenue par la région, se devait de mener à bien cette infrastructure de taille, au nom des sécheresses bien sûr, mais aussi en termes de promesse et de prestige, de parole tenue, et de représentation à différentes échelles.

⁴¹ La complexité de ce pays, très conscient de son âge d'or (*somos pequenos mas já fomos grandes*) mais aussi de son économie si fragile aujourd'hui, bien peu capitaliste et investisseur, pas aussi religieux qu'à hauteur de sa réputation, habitué à la difficulté, et qui dans le même temps résonne dans le monde entier de par sa diaspora, mériterait une tentative de portrait. J'aimerais savoir le faire, dans les années à venir, mais je ne suis pourtant vraiment pas sûre que l'anthropologue arriverait à en dire plus qu'un Eduardo Lourenço ou un José Gil, essayistes, historiens et philosophes nationaux d'envergure internationale, quand ils portent eux-mêmes un regard critique sur leur pays. Pourtant, du Portugal d'aujourd'hui, si mal connu, bien peu d'informations continuent d'être divulguées.



Fig. 6 : « Le Portugal n'est pas un petit pays ».
Carte de l'Empire colonial portugais, extraite de Sanches (Org.), 2006

Dans une autre région, dans le nord-ouest humide et irrigué, j'avais déjà observé ce même processus dynamique de création d'espace. Créer des centres dans les périphéries, dans ces espaces transfrontaliers de surcroît (et ce, tant à Alqueva qu'à Melgaço), apparaît comme une réaction possible de protection, de survivance, d'adaptation et de reconnaissance. À Melgaço, c'est une *eurorégion* qui a été inventée (10, 17) par un maire et ses alliés politiques. Après l'imposition par la PAC et l'Europe d'une *microrégion* de production de Vinho Verde sur deux cantons côté portugais (Monção et Melgaço), dès les années 1990, qui a conduit de façon plutôt réussie à une reconversion de l'économie locale de polyculture vivrière en monoculture de vigne exportable (6), la même Europe se voit contrainte de noyer la vallée dix ans plus tard, à partir des années 2000 si, par convention et accord signé en 1968, elle accepte de faire procéder à la construction du barrage de Sela sur le Rio Minho. Temporalités qui se télescopent, échelles d'intervention et de pouvoir qui se confrontent – je l'ai déjà évoqué - ici c'est un maire, député PS, qui va défendre bec et ongles son canton – puis l'ensemble de la vallée

transfrontalière - pour empêcher la construction du barrage. Un triptyque de contre-attaque est alors inventé : “Tourisme/ Alvarinho/ Galice solidaire”, soit respectivement une carte écologique, esthétique, conservatrice et affective ; une carte économique de défense de la nouvelle monoculture de Vinho Verde Alvarinho rentable ; et une carte politique judicieuse, d’alliance avec la Galice « voisine et amie ». Son principal atout, en effet, aura été d’allier la Galice à la contestation et ainsi d’annihiler la frontière entre le Minho et la Galice pour favoriser les échanges entre les deux rives et repousser au loin, hors de la zone de production viticole, les limites de la périphérie (à Alqueva, c’est un centre artificiel qui a été créé, non pas tant pour repousser au loin les frontières de la périphérie, comme à Melgaço, que pour concevoir un pôle attractif qui, autour d’une situation particulière, idéalement, retienne aussi les populations et favorise les investissements). À la Chambre des députés, il pourra alors clamer « nous sommes le centre géographique d’une eurorégion constituée par le nord du Portugal et la Galice »⁴² et recentrer à la fois la vallée du Minho et le débat dans un discours politique articulé autour de questions de développement, de représentation et de devenir des localités. En se plaçant « au milieu », il est ainsi devenu possible à la vallée de reconsidérer les espaces et ses caractéristiques, non plus tant à l’échelle nationale mais à l’échelle européenne, et de solliciter des aides substantielles. L’Europe des régions, à l’époque, c’était aussi la possibilité de pouvoir choisir un interlocuteur plus puissant, supranational, et de faire fi des décisions de son gouvernement central – ce que la Galice, vis-à-vis de Madrid, avait aussi très vite compris et apprécié dans ce débat. Aujourd’hui, avec la crise, l’interlocuteur supranational est devenu pingre et muet, et les situations locales vont encore devoir s’adapter.

J’ai donc bien travaillé, dans les années 2000, comme l’envisageaient à la fois des géographes⁴³ et des anthropologues⁴⁴, sur les « frontières physiques et culturelles comme objets d’études », l’idée étant de repérer « comment évolue l’articulation entre les différents niveaux de pouvoir et de découpage spatial, du local à la région et à l’État, pour voir comment interfère aujourd’hui l’émergence du niveau européen »⁴⁵, et contribué ainsi à décrire la réactivation ou l’invention d’usages culturels comme les déplacements volontaires de frontières au moyen de fêtes traditionnelles⁴⁶, de fromages⁴⁷

⁴² Il s’agit de Rui Solheiro dans *Alto Minho*, 10-16 octobre 1998

⁴³ López Trigal & Guichard 2000 ; Guichard 2001.

⁴⁴ Pujadas, Martín & Brito 1999 ; Bromberger & Morel 2001.

⁴⁵ López Trigal & Guichard 2000.

⁴⁶ Bromberger & Morel 2001.

⁴⁷ Delfosse & Letablier 1998.

ou de barrages (10). Aujourd'hui, quelques dix ans plus tard, la question des frontières continue d'être posée en Péninsule Ibérique, mais autour de sa patrimonialisation. Des espaces de respiration⁴⁸ des années 2000 aux musées de la contrebande⁴⁹ des années 2010, qui fleurissent en nombre sur la « raia » (61, 62), l'approche a changé mais le problème reste le même pour les localités : à savoir l'attractivité dans les zones de l'intérieur. C'est pourquoi après avoir grandement utilisé les programmes européens de développement FEDER, c'est vers les financements internationaux accordés au développement durable et à la biodiversité que les pouvoirs locaux se tournent désormais.

Cette nouvelle réalité m'invite à envisager, avec des doctorants de Nanterre mais déjà aussi en collaboration avec l'INE, de monter un séminaire de recherche intitulé « Durabilité et Sociétés ». À partir des terrains internationaux des anthropologues, dont les séniors répugnent tant à considérer l'approche mais que les plus jeunes sont immédiatement amenés à appréhender sur leurs terrains⁵⁰, il s'agit de s'intéresser à la façon dont les populations, selon leurs contextes environnementaux, leurs situations économiques et leurs organisations sociales considèrent et utilisent avec le concept politique de durabilité⁵¹. Sans doute le terme durabilité renverrait-il plutôt, dans ce cas, aux profonds changements sociaux inscrits dans le temps long et portant sur des idées d'avenir, de futur et d'identité. Il ne s'agit pas de s'intéresser au développement durable lui-même (toutes les autres disciplines le font déjà), mais à ce que les gens en disent et en font, à ce que l'ethnologie, en d'autres termes, peut apporter de compréhension sociale et adaptative à ce cadre normalisé, modélisé et mondialisé. Il sera sans doute difficile de

⁴⁸ Guichard, 2001.

⁴⁹ Cairo, Godinho & Pereiro, 2009 ; Freire, Rovisco & Fonseca, 2009.

⁵⁰ Le LESC offre déjà un beau creuset de recherches sur l'environnement (notamment parmi les plus jeunes). Peuvent être abordées les questions soulevées par les processus de patrimonialisation des espaces sacrés et la formation des parcs nationaux (S. Blanchy, L. Lhoutellier, V. Vandenaabeele) ; la gestion des déchets en Afrique (E. Guitard) et de l'eau en Péninsule ibérique (F.W), mais aussi des exemples d'architecture durable en Inde (D. Ozel, *green technology*) et en France (M. Vidalain) ; de tourisme communautaire en Amazonie équatorienne (J. Carpentier) ; de protection de la forêt au Mexique (J. Cano-Catellanos) ; de biodiversité au Pérou (Ingrid Hall, *food*) ; de plantes et d'alimentation en Afrique (E. Garine *food*) ; d'agriculture durable en Europe (M. Guiguen), etc. D'autres partenaires seront aussi associés, amis géographes de Nanterre et de Montpellier, le groupe Boston 2012 *Sustainability & Community*, ainsi que des invités ponctuels pour traiter de différents cas de figure à l'international, notamment ceux des mouvements politiques et associatifs comme *Small is beautiful*, par exemple, ou du rôle des ONG dans cette relation à l'environnement, comme le mouvement TBS en Inde (voir notamment Gupta 2011 à ce sujet).

⁵¹ Quels modes d'appropriation du concept en ont-elles, quels en sont les éléments retenus, quels effets éventuels sont observables sur la société et son environnement, quelles modalités éventuelles de changement pour la société ou pour la planète sont-elles espérées ? Par ailleurs, quelle adéquation existe ou non entre les discours politiques et les modes d'appréhension et d'application aux différentes échelles du social ? A quoi peut bien servir la durabilité aujourd'hui pour les sociétés ? Qu'est-ce que l'anthropologie peut apporter de compréhension sociale dans ce débat ?

mettre en évidence des principes permettant d'ordonner les différences culturelles⁵², mais c'est bien de l'homme dans sa relation à l'environnement, et aux politiques imposées, dont il continue de s'agir ici. À tort ou à raison, l'observation et le terrain continuent de décider de l'orientation de mes recherches, plus qu'une théorie ou un courant théorique en particulier⁵³.

* * *

Si mes lignes de terre, pour résumer et telles que je les ai traduites ici, sont les frontières (10), la recomposition des territoires (45), les changements de paysages (6), les jeux sur les centres et les périphéries (24), les lectures à plusieurs échelles (17), la construction de l'Europe, les conflits (19), les microrégions, les eurorégions, etc., mes *lignes d'eau* se jouent dans l'articulation nécessaire et permanente entre la rareté et l'abondance, l'amont et l'aval, la gestion de l'eau et ses conflits.

En prenant l'eau pour fil rouge, pour appréhender une société rurale dans ses relations aux voisins (5), aux parents, à l'alliance (38, 67), à la production des biens domestiques, à la hiérarchie, à la transmission, aux savoirs et techniques, aux conflits..., non seulement j'émettais l'hypothèse que ce vecteur, l'eau, était suffisamment pertinent pour servir d'axe, mais j'osais aussi me défaire de la monographie de village⁵⁴ pour introduire de suite un changement d'échelle, à savoir une réflexion sur la force et la prépondérance des logiques sociales – plutôt qu'économiques - dans l'organisation des sociétés (19). Ici, plus précisément, dans le rapport des individus à leurs ressources et à leurs environnements, en insistant sur leurs logiques sociales de fonctionnement, les modes de distribution choisis, plutôt que sur leur adéquation à une optimisation économique des biens et des moyens disponibles. Bref, sur leur « scandale logique » en matière de gestion d'eau, si je puis me permettre⁵⁵. Je continue d'écrire régulièrement sur ce thème, (68), car je considère que mon travail d'anthropologue est aussi de montrer et de rappeler aux décideurs de toutes sortes, comme aux autres disciplines, que les gens ne sont pas des mécanismes, des processus ou des agents aux gestes et aux comportements

⁵² Descola, 2010 : 49

⁵³ Les cantonnements de la discipline à des courants théoriques, opposant « l'anthropologie classique » (« ethnique et monographique ») à « l'anthropologie des mondes contemporains » (« l'étude par les réseaux ») (Agier, 2013) ; cette dernière se distinguant pour ce de l'anthropologie cognitive ou philosophique, sont-ils si constructifs et pertinents ? Il me semble assez tautologique que l'anthropologie doive s'adapter à son sujet, « qu'elle se doit(ve) d'être changeante avec le changement des contextes » (Agier, 2013).

⁵⁴ Ce que pointait le géographe François Guichard (2000) dans son compte rendu de mon livre.

⁵⁵ Descola, 1986.

prévisibles, semblables (modélisables) ou rationnellement économiques. Cela dérange les économistes, aux indicateurs statistiques, et certains archéologues, aux logiques repérées dans la série (46), mais aussi les géographes de la modélisation. C'est pourquoi je place parmi mes articles préférés un article de Ph. Descola, « Pourquoi les indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécari », car il répond, conceptuellement et savamment, à ce que j'ai pu observer sur le terrain, à savoir des moyens, des environnements et des schèmes mentaux en mesure d'accepter tous les possibles, mais sujets à des logiques sociales et valeurs collectives qui impliquent des choix et admettent les préférences. Une lecture qui nécessite une analyse rendue possible au regard d'un terrain à la fois long et minutieux.

En prenant pour contexte la région la plus humide du Portugal, à la pluviométrie comparable à celle de l'Autriche, je donnais une argumentation supplémentaire à mon hypothèse, à savoir que façons de faire et conflits ne pouvaient résulter uniquement d'un facteur techno-économique (19). Si la rareté de l'eau crée la convoitise, qui crée le conflit – une évidence non questionnable (non questionnée ?) en milieu aride –, le conflit existe aussi quand il y a abondance, montrant ainsi que ce dernier se joue peut-être plus avec l'eau pour prétexte qu'avec l'eau pour raison. Or, même en milieu aride, il s'est avéré que le conflit n'avait pas forcément non plus l'eau pour explication première mais des raisons plus anciennes de territoires, de religion, ou encore de décision unilatérale concernant l'utilisation d'une ressource transfrontalière. C'est très précisément ce qu'avance la politologue M. Daoudy⁵⁶ concernant le partage des eaux entre la Syrie, l'Irak et la Turquie. Les guerres de l'eau sont discours de journalistes, pas de scientifiques⁵⁷. G. Bédoucha vient d'interroger l'articulation possible entre rareté et abondance de l'eau⁵⁸, rapprochant terres arides et terres humides autour d'un même continuum social, constitutif et structurant, qui focalise sur la perception de préciosité de la ressource ; certains géographes et politologues s'intéressent quant à eux à la question brûlante de la construction politique de la rareté, et à ses finalités⁵⁹. On pourrait encore parler de restriction, de partage, (9, 36, 37), de déperdition (50), de disparités (51, 52). J'ai donc avancé trois hypothèses de rareté (9) concernant le nord-ouest si humide du Portugal. L'une interrogeait la restriction soudaine et saisonnière opérée entre l'eau libre de l'hiver, utilisée par qui le souhaite et à volonté, et l'eau réglementée et privée de

⁵⁶ Voir notamment Daoudy 2005.

⁵⁷ Voir encore à ce propos Lasserre 2006.

⁵⁸ Bédoucha 2011b.

⁵⁹ Molle 2006 ; Trottier 2008 ; Neira 2009

l'été, n'appartenant qu'aux seuls ayants droit. Mais ce n'est pas la rareté relative des ayants droit en été qui est conflictuelle, puisque les conflits ne se jouent qu'entre eux, qu'entre *héritiers*. Une autre portait sur la quantité d'eau réelle disponible en été, mais des calculs rapides ont montré que près de 190 heures filaient à la rivière sans avoir été utilisée, sans que personne n'associe la déperdition au conflit. La concentration des irrigants en un même endroit, en revanche, obligeant pour partager l'eau à une certaine sociabilité forcée, dirait E. Goffman, s'est avérée plus parlante pour appréhender la conflictualité. Une question soudaine d'abondance dans les contacts et les relations sociales, plutôt, que de rareté d'une denrée. En cet espace le conflit est résurgent et ritualisé, il est une modalité de l'échange, il sert à se distinguer (7, 8, 9). L'eau est donc aussi, et à la fois, un prétexte idéal, un détonateur de conflit et un élément de cohésion sociale par-delà les contextes d'abondance ou de rareté de l'eau.

J'ai travaillé une autre dichotomie encore. En matière d'eau, le Portugal est dépendant de sa voisine l'Espagne à 50%. Les relations amont/aval, si présentes en géographie, ne pouvaient donc manquer de se poser ici, en invitant de fait et immédiatement à considérer des espaces géographiques qui dépassent l'échelle du micro-local ethnologique. M. Drain aura été, dès ses premiers intérêts pour mon travail, l'instigateur de cette façon d'appréhender le terrain, puis à Montpellier les recherches de S. Ghiotti sur les bassins versants auront continué de me stimuler intellectuellement, dans ce jeu permanent de changement d'échelles et de compréhension du global vers le particulier, du politique jusque l'individu. Mon approche micro-locale du particulier vers le global se combinait à leur lecture, accordant dans le même temps plus d'attention et d'intérêt aux « acteurs », proposant des méthodes et grilles de lecture plus fines. Car l'ethnologie connaît aussi ce rapport de « dichotomie verticale », entre les gens d'en haut et les gens d'en bas - comment les fêtes urbaines ou rurales, les Carnavals, pourraient-ils se réaliser si l'autre groupe du quartier d'en bas ne relevait pas lui aussi le défi des plus beaux chars et des plus beaux costumes ? ; « à Melgaço, les gens de la montagne s'opposent régulièrement aux gens de la vallée, selon une logique identitaire et spatiale qui accorde une préséance à l'amont, les premiers (*os de cima*) se considérant alors comme des « authentiques » et qualifiant les seconds (*os de baixo*) « d'usurpateurs » (7). Comme elle connaît aussi une « dichotomie horizontale », entre les « gens de l'eau » et les « gens d'à terre », par exemple, concernant le monde batelier (1, 2, 3). Ainsi, alors que les géographes ne cessaient de me rappeler l'incontournable changement d'échelle, l'ethnologue que je suis leur rappelait régulièrement son propre b.a-ba disciplinaire, à

savoir que l'identité se joue forcément avec les autres. Sans doute est-ce une chance mais aussi une des limites de l'interdisciplinarité, qui rend quelques temps comme magique le concept manié par les autres, mais empêche aussi d'aller vraiment plus loin ensemble, de créer d'autres approches conceptuelles.

L'Espagne, pays d'amont, grand utilisateur d'eau, grand pollueur aussi, est sujet permanent de discussion au Portugal. Alqueva fut construit avec et contre l'Espagne, d'une certaine façon, puisque le réservoir est présenté aujourd'hui comme une « réserve stratégique d'eau ». Réserve stratégique pour le Portugal et/ou contre l'Espagne, il n'en est pas moins pollué par l'irrigation espagnole pratiquée en amont, par ses usines aux déchets déversés dans le Guadiana, et par la ville de Badajoz de 150 000 habitants qui continue de rejeter ses égouts dans le plan d'eau. Le service d'assainissement n'ayant pas été pensé au préalable, les « villages de l'eau » portugais le font aussi mais, précisent-ils, eux sont beaucoup moins nombreux : les pollueurs restent ceux de l'amont, les Espagnols. Mon amie Bia au village d'Estrela, qui en a profité pour construire un restaurant de luxe avec vue sur le « miroir d'eau » (*o espelho de água* comme le désigne l'entreprise constructrice, la EDIA), m'assure que seuls les Anglais viennent se renseigner sur les prix et le menu à la nage, depuis le ponton d'arrimage des bateaux de plaisance (gérés par la compagnie française des Canaux du Midi). La pêche est bonne et facile pour les visiteurs et les locaux, *achigão com poejo* ou écrevisses en festin familial le dimanche côté portugais ; ramassage massif dans des camions frigorifiés par les Espagnols de cette manne gratuite et abondante qu'est l'écrevisse, et qui trouvera rapidement de l'autre côté de la frontière, pour être transformée et distribuée, une fabrique de surimi. Les logiques historique, technique, écologique, marchande, familiale se télescopent une nouvelle fois.

Mes lignes d'eau(x) sont diverses et variées : batellerie, irrigation, barrage, je me suis aussi intéressée à l'eau embouteillée et à la firme Perrier connue de par le monde (77). Ce regard polyphonique sur l'eau, sur ces nombreuses eaux, me permet de proposer une réflexion plus englobante, aux thématiques partagées aussi par d'autres sciences sociales, par-delà l'ethnographie qui a rendu possible leur appréhension et compréhension. Mon *eau globale*, de fait, même travaillée à partir de terrains précis et particuliers, a priori serrés, débouche sur des façons d'appréhender le monde via des problématiques et des axes transversaux et transdisciplinaires. (a) Avec le barrage, c'est essentiellement la question de la *participation publique* que j'ai travaillée. Comment un grand barrage peut-il encore être construit aujourd'hui, en Europe de surcroît ? Comment l'entreprise

constructrice, parfaitement en mesure d'étudier et de comprendre l'histoire conflictuelle des barrages à l'échelle internationale, a-t-elle ici conduit l'opération en mesurant les enjeux, en évitant les prises de décisions à risque, en tenant voire en manipulant les gens par le biais des réunions de participation ? Comment les directives du Forum de Rio de 1992, en d'autres termes, ont-elles été appliquées ici ? Quelles leçons retenir de ce déplacement expérimental de population, avec reconstruction à l'identique d'un village, possible sans doute car il ne concernait qu'une poignée d'habitants ? Cette approche ouvre sur d'autres échanges autour de la participation publique, tant à la ville qu'à la campagne, concernant le choix des populations et leurs droits d'intervention – programme mené par certains autres chercheurs sur le campus, par exemple (b) Autour de l'irrigation et des techniques, ce sont les questions de la pertinence de la *modélisation*, de la « bonne gouvernance » de l'eau, de la gestion intégrée, du monitoring, mais aussi et de fait de systèmes pérennes et durables, de *low tech* versus *high tech*, de conflits ou de risques, que j'ai choisi de dégager et d'analyser. La pérennité des systèmes techniques de distribution de l'eau, vivement défendus par les irrigants rencontrés, à la fois simples techniquement et fort complexes en termes de tours d'eau, qui donnent matière à une organisation riche en relations sociales, certes un peu conflictuelles parfois, mais surtout structurantes, a particulièrement intéressé les géographes et les agronomes de Galice avec qui j'entends travailler plus longuement. Mon film « La canne à mesurer l'eau » (39), loin d'être perçu par eux comme de l'ethnologie d'urgence, serait un modèle de « développement durable » où se manifeste en creux « l'essence même de la démocratie », un système qui « lutte contre la désertification des zones de l'intérieur ». La question du *low tech* et des systèmes pérennes et durables resurgit avec force dans la littérature⁶⁰ (52). C'est bien sûr l'air du temps qui rend favorable ces approches et analyses. Faudrait-il s'en détourner ? (c) Je ne sais si je le ferai, mais revisiter le monde fluvial et sa batellerie de transport, annoncée comme moribonde dans les années 1980, mais existant toujours aujourd'hui, voire se vendant désormais au nom du transport propre et de l'économie de moyens pour la planète, pourrait alimenter par une recherche accessible et relativement rapide (sous forme d'article ou de film), le séminaire avec les étudiants dont je parlais plus haut. La batellerie avait été envisagée pour ses principes de liberté et de fierté, ses valeurs qui conduisent à des logiques de fonctionnement économiques bien peu optimales, le mariage endogame et socioprofessionnel, ses représentations spatiales de la rivière et de la navigation, ses discours sur elle-même et les autres, les « gens d'à terre ». Elle le serait ici pour ses

⁶⁰ Edgerton 2008.

propositions de réajustement, sa redéfinition d'elle-même, et comme exemple de combinaison des possibles dans un univers pourtant enclin à une certaine uniformité. (d) Avec l'eau à boire, c'est autour de la question du cosmopolitisme que j'ai articulé mon article. Cette eau des riches que représente l'eau embouteillée, plus chère que le lait, plus chère que l'essence, venant des îles Fidji car plus « sauvage et préservée »⁶¹, du Canada car retenant la « force de la forêt », s'avère ici et en revanche un excellent commerce rentable et mondialisée. Par le jeu de la distinction, « le champagne des eaux de table » est vendu par Perrier entre 94 centimes le litre à Paris, 2 euros à Bra en Italie, 4,18 euros à Bangkok, 4,60 euros à Moscou ou encore 7,09 euros à Rio de Janeiro⁶². Un chic et un snob à la française vendus de par le monde, un « localisme ou provincialisme mêlés à des caractères universalistes » qui va permettre de « réinventer la culture et transmettre de nouvelles habitudes et de nouvelles combinaisons »⁶³. L'approche par le cosmopolitisme, commande luso-brésilienne pour un colloque à Lisbonne, fut donc une des dernières entrées envisagées, laquelle ouvre encore le champ de mes contacts et compétences en anthropologie et autres sciences sociales.

De fait, l'eau s'avère être le merveilleux fil rouge de mes approches et recherches. Quand je pense que je ne sais toujours pas calculer un débit.

* * *

Aussi mes lignes de vie professionnelle, mes *lignes d'intentions*, se confirment-elles au fil de mes recherches. Les deux grands programmes de recherche que j'ai montés lors de mes fonctions à la MAE, d'une part avec l'université de Chicago, d'autre part avec l'université UMASS Boston, m'ont aussi aidée à penser d'autres façons de faire avec les

⁶¹ Kaplan 2007.

⁶² A propos de méthode. Coincée par mes fonctions à la direction de la MAE, je ne pouvais guère faire de terrain. Aussi ai-je envoyé ce mail en interne au sein de mon laboratoire : 28 mai 2009 : *Chers Collègues, Vous qui êtes à l'étranger ou sur le point de partir, puis-je vous demander un service ? Depuis vos terrains respectifs, pourriez-vous me ramener une bouteille ou une canette de Perrier (vide, je vous laisse les bulles) pour un papier que je dois réaliser et qui concerne le cosmopolitisme. L'idéal serait une bouteille vide, donc, mais aussi une photographie la situant dans son contexte, soit d'achat, soit de distribution et enfin son coût qui sans doute variera beaucoup d'un endroit à un autre. Comme nous travaillons partout dans le monde, la collecte pourrait être bien belle. Je compte sur vous et bien sûr je cite mes sources ; une contribution de Laboratoire en d'autres termes. Bien à vous et bon voyage ou bon séjour. Fabienne Wateau. PS : Même si la bouteille n'a rien d'original (texte écrit en français par exemple), je suis tout de même preneuse. La démarche s'est avérée fructueuse, plus d'une vingtaine de personnes ayant joué le jeu et, tantôt m'informant par mail des étapes de leurs quêtes plus ou moins fructueuses, tantôt venant me trouver et me remettre leurs trésors, j'ai ainsi pu collecter (amis et famille mobilisés aussi), plus d'une cinquantaine de bouteille de Perrier vendues de par le monde – lesquelles trouveront place au Musée national d'ethnologie à Lisbonne et informeront la nouvelle base de données en ligne. La « Chronique d'une histoire de bouteilles, de messages et de collecteurs » trouvera quant à elle sa place en annexe de mon article sur le cosmopolitisme, dans la revue *Ateliers. Revue d'anthropologie* dont la configuration et la diffusion en ligne permettent d'adjoindre du son, des images et des textes complémentaires.*

⁶³ Velho 2010.

institutions, et d'autres façons de percevoir et de considérer l'anthropologie. Au regard de l'expérience avec Chicago, où nous discutons chaque mois en workshop par visioconférence les textes des doctorants français et des doctorants américains, j'ai compris qu'à Nanterre nous formions essentiellement des chercheurs CNRS, dans le sens où la finalité n'est pas tellement l'érudition, mais la capacité à appréhender un terrain ou une situation via ses multiples entrées possibles. Nos meilleurs étudiants sont sagaces et inventifs. Ils cherchent des méthodes, ils éprouvent les possibles, et ils lisent en fonction pour répondre aux questions que soulève le terrain. À eux d'acquérir ensuite les connaissances théoriques supplémentaires dont ils ont besoin. Les étudiants de Chicago sont formés pour devenir des professeurs, ils étudient tous les grands auteurs de la discipline, deviennent experts en courants théoriques et surprennent par leur capacité à lire, à tout lire. Leurs textes, où la synthèse des lectures et l'acquisition des savoirs doivent être posées, comprennent environ quatre-vingts pour cent de théorie, placée en amont, pour ne laisser qu'une place assez minime au terrain, lequel, on le comprend assez vite, est au service de la théorie énoncée. L'effet « rhétorique de théories » est parfois manifeste. Nos étudiants s'en s'étonnaient, et se moquaient gentiment de voir M. Foucault et J. Derrida systématiquement cités. Mais ils comprirent aussi très vite, qu'exceptés les auteurs traduits, quasiment aucun européen n'apparaissait dans les bibliographies⁶⁴, tout en se rendant bien compte que la lecture intensive donnait de l'assurance et les moyens de dialoguer avec leurs interlocuteurs. Nous ne lisons pas assez côté français ; la leçon aura été, je l'espère, retenue. En revanche, la compréhension des terrains m'a semblée plus fine. Certes moins théorique, mais plus affinée, plus ajustée et plus pertinente à mon sens. À cela, on nous rétorquait que certains anthropologues comme M. Sahlins avaient su franchir le pas et nourrir aussi le volet terrain avec justesse⁶⁵. À Boston, l'anthropologie pratiquée était encore tout autre. Impliquée, elle part des terrains, des situations à résoudre, voire des demandes des communautés, pour proposer des ethnographies puis des méthodes et des théories. Parfois, à les écouter, il

⁶⁴ Ce qui n'est pas le cas de l'anthropologie brésilienne, dont les étudiants semblent connaître aussi bien les auteurs américains que la vieille anthropologie européenne, dans ses langues maternelles de surcroît – c'est pour le moins ce que j'ai pu constater avec une heureuse surprise lors d'un colloque en 2011 à Belo Horizonte. Quant à l'anthropologie académique pratiquée au Portugal, fondue sur le modèle américain disent-ils, très théorique, qui comptabilise les points pour élire en fin d'année l'anthropologue le plus méritant – donc celui susceptible d'obtenir des financements de l'institution (un compte rendu en anglais vaut 0,7 ; un compte rendu en français vaut 0,5 ; un livre chez tel éditeur 2 points et chez tel autre 3 points, etc.) -, elle ne correspond guère à « l'observatoire collectif de lecture systématique du pays » que je proposais un jour (53). La vieille anthropologie européenne y est passée de mode, au moins pour le moment.

⁶⁵ Un Marshall Sahlins qui ne se gêne pas, d'ailleurs, pour critiquer vertement les modes d'apprentissage et la compétition excessive à l'Université de Chicago (Calvão & Chance, 2006)

me semblait avoir affaire à des travailleurs sociaux, en pensant à nos étudiants qui ne trouveraient jamais aucun poste en France si de tels sujets et de telles propositions de résolutions de situation étaient avancés dans une thèse. Et pourtant, il s'agissait bien d'anthropologie, de groupes, de terrains, de méthodes et de théories. Certains des doctorants qui à la fois ont pu séjourner à Chicago et à Boston ont bien saisi ces distinctions et ces sensibilités différentes vis-à-vis de la discipline, la même discipline, au même nom, mais pratiquant des exercices fort distincts distribués le long d'un grand curseur.

Aussi à me placer sur ce curseur, force est de constater que mon anthropologie n'est ni savante, ni érudite. Il ne s'agit pas non plus de *collaborative ethnography* tel que l'entend L. Lassiter⁶⁶. Je la voudrais plus sociale, plus proche des gens, plus appliquée, plus utile. J'avais cru naïvement, à l'origine, comme une partie de ma famille travaillait dans le social, que l'anthropologie m'aiderait à comprendre autrement les situations du quotidien, qu'elle me fournirait un bagage plus riche pour comprendre la société et pour pouvoir agir. Eh bien non, pas vraiment. De l'anthropologie à quoi bon ? s'est-on déjà demandé⁶⁷. Sans doute n'est-ce pas un hasard si mes travaux portent essentiellement sur le pouvoir local, les niveaux d'articulation possible entre le politique et la société, les réactions aux politiques globales imposées, les façons de valoriser ou de maintenir vivants les territoires. Dans ce cadre s'inscrivent les municipalités et les musées. Celle de St-Mammès, tout d'abord, premier contrat que j'ai déniché pour une de mes étudiantes, alors que j'étais moi-même encore en thèse et que certains de mes professeurs tentaient de me dissuader de diriger l'opération et de me lancer dans l'aventure, pas assez noble comme on disait à Nanterre (3, 4). Mais aussi le Musée national d'ethnologie à Lisbonne (MNE) bien sûr, et le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM), pour lesquels j'ai mené des campagnes d'acquisition d'objets (sur les instruments de mesure, les infrastructures hydrauliques, et sur les traces de Jorge Dias pour le premier ; sur les objets de l'eau en Espagne et des affiches contestataires pour le second) et suivi en ces espaces des sorties sur le terrain (11) et des séminaires de réflexion sur comment représenter une société, d'un point de vue scénographique. Je fais cours au Musée du Quai Branly car il me semble important pour les étudiants de ne pas sectoriser les lieux et les savoirs, les disciplines, mais de les combiner plutôt, de ne pas les opposer comme l'anthropologie en France a pu le faire. Et je pratique l'image enfin, la réalisation de

⁶⁶ Lassiter 2005.

⁶⁷ Guille-Escuret 1996.

films (20, 30, 39, 56, 65, 66, 67), à la fois pour rendre un objet plus facilement accessible à mes interlocuteurs, pour garder en archives des corps qui bougent, des gestes qui se font, des vêtements qui se portent, des regards qui se croisent, des voix qui se mêlent - soit ce que l'écriture académique est bien en peine de restituer si finement. Je viens de rédiger un article sur la place de l'image dans ma recherche anthropologique, suite à la projection du film « Ma parenté au village » (67) au dernier Congrès de l'Association portugaise d'Anthropologie à Vila Real, et à la demande précise de présentation de « l'anatomie et de l'archéologie d'un processus filmique » (74). J'y retrace l'histoire de mon apprentissage et le plaisir du maniement d'une autre technique, j'y explique les relations de profilmie que l'usage d'une caméra introduit, le temps long du montage, mais aussi la réception des publics, des intéressés eux-mêmes au groupe de scolaires ou de scientifiques de différentes disciplines. Enfin je rappelle les principes idéologiques et méthodologiques qui président au recueil de mes images sur le terrain, en montrant comment écriture académique et écriture filmique s'enrichissent mutuellement et relèvent pour moi de champs de lecture complémentaires pour la recherche. Bref, « tu perds du temps dans ta carrière » me disait le monteur du CNRS, car « l'image n'a toujours pas gagné de véritable statut scientifique ».

PLIAGES

Sous le vocable *pliage* j'entends jeu sur le temps, l'espace, la mémoire, la technique, la mnémotechnique, la déférence, le roulement, le comptage, la mesure. Soit des processus volontaires ou non, entre mémoire et oubli, vol et méconnaissance, respect et provocation, calcul et aléatoire. C'est un autre volet important de ma recherche.

Pliage du temps, replis de la mémoire. Quand sur le terrain les gens vous parlent des guerres napoléoniennes et de leur grand-père se souvenant du carnage⁶⁸, que d'autres continuent d'attendre Sebastião⁶⁹, ou encore vous expliquent qu'ils sont blonds parce que descendants directs des Suèves⁷⁰ (eux disent « Vikings »), l'Histoire, les histoires et la mémoire sont devenus des agents dynamiques, où le contenu des souvenirs répond à la pression collective et aux sollicitations du présent⁷¹. Les « gens d'en haut », à Melgaço, sont en effet plus souvent blonds que ceux de la vallée. On les savait déjà

⁶⁸ Pour rappel, elles eurent lieu entre 1807 et 1811.

⁶⁹ Pour rappel, la bataille d'Alcácer Quibir, mortelle pour les trois rois, eut lieu en 1578. Voir à son propos le si bel ouvrage de Lucette Valensi (2009), un de mes coups de cœur livresque.

⁷⁰ Présents en Péninsule vers 400 ap. J.C.

⁷¹ Halbwachs 1950.

« authentiques », il restait à comprendre la revendication de leur préséance via le reste du discours, celle des peuples celtibères qui occupèrent les *castros*, installant leurs fortifications aux sommets des montagnes, et seulement forcés d'occuper puis de défricher les vallées quand les Romains réussirent à les y tirer de force, soit entre -50 et 80 ap. J.C. (8). Il y a confusion dans le temps entre qui des Romains et des « Vikings » furent les premiers nouveaux occupants sur le territoire, car ils accordent leur blondeur aux Suèves pourtant postérieurs. Mais surtout on constate que cette Histoire au service de nos petites histoires, où le pliage du temps et de la mémoire ne laisse remonter à la surface que les aspects les plus saillants, les plus parlants et les plus utiles pour se construire et définir un discours commun, pour marquer des espaces, pour distinguer des autres, est à la fois un processus conscient et inconscient, un geste partagé, un repère collectif, un lieu commun non questionné, une mnémotechnique inventée pour justifier d'un fonctionnement. Joaquim Pais de Brito parle d'un temps traumatique séparateur à propos de Napoléon⁷² ; Lucette Valensi concernant Sebastião avance que le temps historique disparaît derrière un temps mythologique national construit pièce par pièce⁷³. Le temps a été plié comme un accordéon de papier, dissimulant parfois sous les faces cachées de ses plis plusieurs siècles d'histoire continue mais non retenue. Des ancrages, des logiques et des réflexes que je me risque maintenant à associer à un autre type de pliage.

Le pliage s'opère de façon manuelle. Avec la feuille de roseau quand il s'agit de répartir des quantités d'eau disponible ; à l'aide de l'ombre portée de la pierre quand il s'agit de partager des temps. Pour répartir en parts l'eau retenue dans le bassin réservoir, la feuille est pliée en deux, en quatre, en huit, en seize. Une feuille pliée en deux représente une demie mare. Pliée à nouveau, elle signifie un quart de mare, pliée à nouveau un huitième de mare, etc. Ces pliages de feuille sont reportés sur la canne de roseau qui sera graduée en fonction puis replacée dans la mare avant l'ouverture du bassin : en fonction des parts de chacun, des ayants droit, des jours et des tours d'eau, de la quantité d'eau qui se sera accumulée dans le bassin réservoir (jour de pluie, jour sans pluie) (15, 39)⁷⁴. Pour partager en parts l'eau de la rigole qui s'écoule non loin, la pierre scellée sur son socle et exposée en plein soleil figure des espaces-temps délimités au sol par des traits et des points en creux. Ces encoches sont redessinées à la craie à la veille de la saison

⁷² Pais de Brito 1998.

⁷³ Valensi 2009

⁷⁴ Voir notamment le film (39) disponible en ligne sur le site du Cnrs Images

d'irrigation⁷⁵. L'ombre portée de la pierre, au fil de la journée, va balayer une surface comprise entre deux indicateurs (entre le lever du soleil et le zénith par exemple) et marquer ainsi le début et la fin d'un espace temps, soit une part d'eau. Les pliages du temps opérés ici sont traduits en quart, en tiers et en demi. Le zénith est le point de référence, l'encoche la plus longue, le midi solaire à partir duquel des « demi-midi du matin ou « demi-midi de l'après midi » seront définis (20, 34, 40, 54). Demie mare ou demi-midi, le pliage s'opère donc aussi de façon mentale. À la voix quand la personne annonce un demi, un quart, un « demi-quart » (en renforçant le souvenir visuel de cette main qui a plié en deux, puis en quatre, puis en huit) ; à l'annonce du *releixo* (midi), du « demi *midi* du matin » ou du « demi *midi* de l'après midi » (en se souvenant de la position de l'ombre sur les différents marqueurs et de l'encoche la plus longue). On baigne en pleine cognition distribuée telle qu'énoncée par E. Hutchins⁷⁶, ou encore à la façon de D. Perkins⁷⁷, non loin de la « notion de personnes-plus, où l'espace de travail cognitif ne se trouverait pas seulement dans l'esprit mais, pour une bonne part, dans l'environnement physique », car les artefacts eux-mêmes participent de l'apprentissage de la pratique. Il y a comme un processus de coopération et de collaboration entre l'humain et son environnement physique et social. L'activité cognitive est distribuée entre les acteurs, leurs marquages dans l'espace, leurs artefacts articulés à la pratique. Distribution de la connaissance, tant la graduation de la canne que le partage à l'aide de la pierre nécessitent le regroupement des ayants droits : pour insérer la canne de bâtonnets après la mesure à la feuille ; pour régler sa montre de l'irrigation au midi solaire de la pierre, qui se réajuste, idéalement, chaque jour. Le cadran solaire de la pierre est difficilement comparable au cadran analogique de l'anémomètre des cockpits de Hutchins, mais la pierre est bien un artefact de l'environnement, un point de rencontre obligé, l'annexe du café en été, où ce qui intéresse n'est pas seulement la connaissance des individus mais les interactions des personnes entre elles et avec la structure physique de leur environnement⁷⁸. La question se pose exactement dans les mêmes termes auprès de la mare, vers la fin du film (39), quand l'information sur son remplissage vient contrarier la connaissance et la mémoire de l'irrigant. L'ombre s'apprivoise (34), la nature se domestique, les ayants droits se conforment aux installations et contraintes du paysage, ajustant leurs savoirs et leurs pratiques en cas de changement de normes (trop d'eau ou pas assez d'eau ; tube sectionné ; vol volontaire ou involontaire ; erreur dans la

⁷⁵ Voir notamment le film (20) disponible en ligne sur le site du Cnrs Images

⁷⁶ Hutchins 1994.

⁷⁷ Perkins 1995.

⁷⁸ Hutchins 1994 : 470.

prise des tours d'eau, oubli, etc.). Pliage, ajustement et souplesse, ces pratiques et ces savoirs inscrits dans les corps, les gestes, les sonorités, les objets, le paysage, faisant parfois office d'embrayeurs narratifs⁷⁹ (après le 8 septembre, on ne se « souvient plus » de l'irrigation, mais on est disposé à parler des vendanges, du vin) composent un univers riche et complexe de codes, de relations sociales, d'apprentissage, de transmission, soit un ensemble de logiques et de schèmes mentaux partagés qui forment une société, soit un univers d'agents en interaction avec des humains dans des situations données⁸⁰.

Avec l'eau pour fil rouge, en regardant de plus près ces instruments de partage de l'eau d'irrigation, parce qu'ils se présentaient à moi dans leur abondance et leur diversité, ce sont donc de nouvelles pistes de réflexions que j'ai ouvertes. D'une part, elles ont porté sur le calcul, le comptage et les procédés mnémotechniques. La base 12, solaire, s'est avérée être celle utilisée pour le partage de l'eau d'irrigation. Permettant les découpages en 2, 3, 4, 6 (ou demi, tiers, quart, sixième), elle est pratique et efficace, concrète et opérationnelle, mnémotechnique. Sans conflit dans l'usage de plusieurs bases (la base 60 pour les heures, certes multiple de la base 12 ; la base 10 pour le reste du quotidien)⁸¹, elle est celle, ancienne, des repères spatio-temporels attachés à la terre et à l'agriculture. J'ai aussi repris et confirmé que la mesure est comparaison plutôt que comptage⁸², économisant ainsi les calculs par l'usage d'un patron de référence (la feuille plutôt que le mètre cf. *le film 39* ; le temps défini par l'ombre plutôt que le calcul volumétrique de l'eau de la rigole), lequel facilite l'assimilation du geste, s'imprime sans intellectualisation dans la mémoire (il n'est pas nécessaire de comprendre pour faire). Enfin, je suis revenue sur la question de l'ajustement, car si les règles sont ce qu'elles sont, rarement la réalité arrive à s'y conformer. De fait, par ces calculs, par cette complexité assez savante dans le partage de l'eau, en moitié, tiers, quart, par pliage, en fonction du soleil dont la circonvolution ne cesse de modifier la donne, de la quantité d'eau disponible dans les bassins qui ne cesse de varier, par cette déperdition d'eau et de temps à se retrouver tantôt à la mare pour le partage, tantôt à la pierre pour régler les montres, un espace

⁷⁹ Monod-Becquelin 1980.

⁸⁰ Descola 2011 : 100

⁸¹ Petite expérience empirique avec les étudiants. Quand je leur ai demandé quel nombre ils associaient au mot « demi » (ou le fameux *meia* en brésilien des numéros de téléphone), certains m'ont répondu 2 (avec sans doute en tête $\frac{1}{2}$) ; d'autres 5 ou 50 (avec sans doute pour référence la base 10) ; d'autres 30 (avec sans doute en tête une montre) ; d'autre encore 4 (mais peut-être la question avait-elle été mal comprise ou mal formulée). Personne n'a proposé 6, moitié d'une base 12, que les Brésiliens, donc, semblent utiliser avec évidence quand ils énumèrent des chiffres... un *meia* tout à fait intéressant qui nous plonge tout droit dans la cognition, en déstabilisant et confondant l'interlocuteur étranger en train de noter une série de chiffres où le 6 (et non le 5) prononcé *meia* apparaît soudain. Voir aussi mon compte rendu de l'ouvrage de Danièle Dehouve (72).

⁸² Crump 1995.

merveilleux est réservé à l'ajustement, une certaine souplesse possible qui permet d'évaluer, d'osciller et de choisir : ce bâtonnet mal positionné était-il intentionnel ou non, cette déviation d'eau trop tôt résulte-t-elle d'un oubli, le réglage des montres fut-il partagé ? Une souplesse, en d'autres termes, qui admet aussi le réajustement ou le renforcement des disparités. Il n'y a pas de chef de l'irrigation à Melgaço. Tous ont leur mot à dire sur tout.

* * *

Comptage, mesure et objets. D'autre part, ces nouvelles pistes de réflexions ont aiguisé ma curiosité et invité immédiatement au comparatisme. Franchir la frontière était si simple que j'ai bien vite retrouvé des cannes et des pierres côté espagnol. Les pierres étaient enfouies, abandonnées, mais leur usage décrit dans la littérature. Des cannes de sorbier ont été retrouvées sur les bords des bassins, mais l'incision puis l'insertion de bâtonnets, contrairement aux cannes de roseau, y était ici impossible. C'est alors par un système de brins d'herbe noués que les irrigants d'Arbo figurent sur la canne les parts d'eau, des lacets végétaux qui glissent, qui s'ajustent, qui « font parler ». Ici aussi on aime avoir la possibilité de remettre les choses à leur place (43). Mais c'est un autre instrument encore que j'ai découvert de ce côté du Rio Miño, dont le son qui résonna une nouvelle fois dans la vallée a réveillé le discours et l'émotion. À Arbo encore, en Galice, on utilisait aussi, jusqu'encore récemment, des conques à l'embout sectionné pour sonner les tours d'eau. Un responsable de l'eau, *levador*, était alors muni d'un registre et du décomptage précis des temps d'eau de chacun des ayants droit, de quelques minutes à plusieurs heures. Il sonnait chaque changement de propriétaires en soufflant dans sa conque et en parcourant le parcellaire irrigué (44). Il n'y a pas de conque pour l'eau côté portugais. On en trouve mention dans la littérature pour la garde du bétail, certaines corvées en montagne, l'annonce du petit lait à vendre dans le sud du pays. Mais l'irrigation, semble-t-il, ne pouvait se réaliser à Melgaço à l'aide d'une conque. La tentation est grande : aussi pourquoi les Minhotas n'ont-ils pas adopté la conque ? Car l'autre question sous-jacente à cette première, qui me mobilisa pendant plusieurs années, était cette fois encore de comprendre le sens accordé à l'abondance, et notamment à l'abondance technique, en se demandant pourquoi dans un espace relativement restreint, d'à peine 10km de rayon, il existait autant de systèmes complexes de partage de l'eau associés à des instruments de mesure tout aussi divers, pour ne pas dire redondants. Quelle pertinence fallait-il ou

pouvait-on accorder à l'abondance technique ? Quel sens donner à la complexité des logiques tandis que les objets sont de facture plutôt simple ? Pourquoi se complaire dans la multiplicité et la complexité, pour une activité somme toute assez banale et fort bien maîtrisée, alors que d'autres systèmes de distribution sont disponibles et facilement adaptables, permettant notamment économie d'eau, de temps et de calcul ?

Avant d'avancer quelques hypothèses de réponses à ces questions, une autre recherche comparative, menée collectivement cette fois, doit être mentionnée. Elle devait faire l'objet d'une exposition au Musée national d'ethnologie à Lisbonne mais, vu l'état du pays depuis quelques années, les financements et autorisations n'ont toujours pas été octroyés. Elle a donné matière et moyens à mon film la canne à mesurer l'eau (39), qui fut primé et largement projeté dans les festivals et autres rencontres sur le thème de l'eau⁸³. Elle a aussi permis de réunir énormément d'informations et d'objets, près de 300 au total, comme de fédérer une équipe d'une dizaine de chercheurs portugais et français autour du thème de la mesure. Enfin pour revenir sur la question des musées et du pouvoir local, l'exposition itinérante prévue dans ce processus a déjà mobilisé plusieurs communes, écoles et musées du pays, intéressés par le thème et disposés à participer au recueil des objets en menant sur leur propre territoire des recherches spécifiques. Le projet financé par la Fondation Fyssen, intitulé « Mesures et Objets. Logiques, représentations et modalités d'inscription des systèmes de mesures. Recherche au Portugal »⁸⁴ a donc déjà contribué, à l'échelle du pays, à réunir des instruments de mesure métrique et non métrique, qui concernent tous les secteurs de la vie quotidienne (agriculture, transport, commerces, métiers de la mer, corps et sport, criminologie, santé, maison), mais aussi ceux plus précieux, dangereux ou exceptionnels comme les métiers de l'or ou du safran, l'informatique, le démesurément grand ou l'infiniment petit. Nous avons pu, ainsi, interroger les conflits, limitations et incidences politiques de l'instauration du système métrique, questionner la combinaison de plusieurs systèmes de mesure en un même endroit, comparer les modes de comptage, observer les mises en application des législations nouvelles à l'échelle de l'Europe, etc. Le groupe a produit plusieurs types de documents, textes et films, sur la vérification et l'étalonnage des pompes à essence, celles des bascules à camion, sur les métiers de l'or et son pesage, sur la fabrication des chaussures sur mesure, la vente au verre sur les marchés des graines de

⁸³ Avec ce troisième film, les trois instruments de mesure de l'eau (pierre, canne, conque) ont ainsi chacun été documenté d'au moins un article et un film (20 et 34 ou 40 ; 15 et 39 ; 30 et 44). Ils constituent désormais une série.

⁸⁴ Programme collectif 2005-2006 en collaboration avec le MNE, Lisbonne.

lupin de l'apéritif, ou la mesure à la brassée pour un cordage, etc. Soit un corpus tangible d'objets documentés qui attend de pouvoir être valorisé à l'échelle du collectif impliqué dans ce programme.

Façons de dire, façons de faire, après avoir présenté une conférence sur la mesure, les logiques et quelques manières de compter à un séminaire à Lisbonne, j'ai aussi accepté d'écrire une préface d'ouvrage sur « conter et compter », ou comment la littérature, la mesure, les histoires, les mathématiques et les logiques se mêlent et s'emmêlent pour faire culture (70). Sans savoir encore très bien comment procéder, mais convaincue que des systèmes logiques pourraient être décryptés et d'autres disciplines rapprochées, comme les mathématiques et l'anthropologie, je viens de proposer à un anthropologue spécialiste des jeux, Thierry Wendling, et à un mathématicien intéressé par l'anthropologie, Eric Vandendriessche, de penser ensemble un séminaire exploratoire sur « jeux, comptage et mathématique ». Dans un premier temps, il s'agirait surtout de réunir les anthropologues⁸⁵ qui ont déjà été confrontés de près ou de loin sur leurs terrains à des formes de comptages, de calculs, de mesure, voire de chance et d'aléatoire (Dehouve, Chaumeil, Block, Buob, Severi, Esquerré, etc.) pour réfléchir ensuite à ce qu'on pourrait en retirer d'un point de vue anthropologique, à ce que Noam Chomsky aurait pu appeler une universalité des compétences humaines. Affaire à suivre. Nous verrons bien si nous arrivons à formuler une proposition argumentée. À ce jour, il me semble que rien n'a été proposé dans ce sens.

Mais revenons au Minho et à la Galice. Dans les systèmes de partage de l'eau côté portugais, une phrase et un principe sont répétés constamment. La phrase censée être explicative, puisque mes interlocuteurs sur le terrain me la donnaient telle quelle sans jamais l'interpréter, est *quem está a frente vai atrás* ou *qui est devant va derrière*. Par ces mots, il s'agit de rappeler l'existence d'un *roulement*, institué, instauré, auquel personne ne peut déroger. Pas même les riches. Pas ces mots, on visualise encore sur la canne le roulement qui est opéré, puisque celui qui prendra l'eau du dessus de la mare, cette fois, finira bien par prendre l'eau du fond de la mare, une autre fois, certes plus chargée en limon mais à l'écoulement plus difficile pour arriver jusqu'à la parcelle. La canne d'un jour n'est pas la canne du jour suivant. Sa graduation a changé, changeant physiquement

⁸⁵ Si les mathématiciens s'intéressent à l'anthropologie, le contraire semble beaucoup moins évident. Plusieurs séminaires d'ethnomathématiques ont lieu à Paris. Mais le point de vue anthropologique global, soit la façon dont une société se construit et articule l'ensemble de ses variables, dont le calcul (simple élément d'un tout), n'y est pas traité de façon suffisante, voire satisfaisante. Le goût des mathématiciens pour le décryptage et la complexité mathématiques y reste tellement premier qu'il occupe la plus grande partie des séances et on oublie, à mon sens, ce qui vraiment pourrait faire le lien entre les deux disciplines.

et visuellement l'ordre de passage des ayants droit (20). Le principe du tour d'eau côté portugais repose sur le roulement : à la prise, à la parcelle, à la semaine, voire sur plusieurs années. Les rôles que j'ai pu reconstituer sont édifiants de complexité, le retour au début du cycle pouvant prendre quatre ans pour la rigole d'Alvaredo, par exemple (19 version portugaise, 40) ; les ayants droit étant bénéficiaires de plusieurs rigoles à la fois. Rien n'est écrit de surcroît, ou tout juste des notes elliptiques sur des bouts de papier concernant sa propre parcelle et temps d'eau, aucun document général centralisé n'existe. Le roulement est à la fois technique et social. Le roulement est structurant. Il découvre un autre principe structurant, tout aussi important, et toujours vivement revendiqué aujourd'hui : *l'équité*. Si les riches ont plus d'eau, c'est que déjà leurs aïeux étaient plus riches. Les disparités existent et ne sont pas cachées, même la canne les figure par des intervalles entre les bâtonnets plus ou moins espacés entre eux. Mais si une même part pour tous, ou une *égalité* en d'autres termes, n'est pas revendiquée à Melgaço, le tour à tour et le roulement, en revanche, soit une *équité* dans le mode de fonctionnement⁸⁶ y est incontournable. Tous ont à appliquer la même règle, quels que soient leurs avoirs respectifs. La préoccupation d'équité est idéologiquement plus forte que celle d'égalité. Sur les cannes de sorbier espagnoles, les intervalles entre les lacets sont tous strictement égaux, d'une dizaine de 10 cm. Ils semblent figurer une égalité parfaite dans les parts et entre les ayants droit. Pourtant, m'ont dit les irrigants, une personne peut avoir plusieurs intervalles de suite, mais cela ne se voit pas. La mare est donc aussi partagée en parts, en parts égales à partir de la quantité disponible, mais un ayant droit peut être bénéficiaire de plusieurs parts. Cela reviendrait donc au même, ou presque. Mais si la disparité est visible côté portugais, bien qu'existante elle est occultée côté espagnol. Est-ce à signifier qu'ici, à l'inverse, la préoccupation d'égalité est idéologiquement plus forte que celle d'équité ?⁸⁷

Un exercice de diachronies comparées peut sans doute aider à comprendre. L'histoire de l'eau en Espagne est bien plus ancienne et construite qu'au Portugal. Le Portugal ne souffre de manque d'eau que depuis quelques années, depuis que l'Espagne ne cesse de l'utiliser massivement en amont, depuis que la sensibilisation à l'échelle mondiale pour une meilleure gestion de l'eau est manifeste et discutée. De fait, le premier institut national de l'eau au Portugal a été créé en 1998, tandis que les confédérations hydrographiques en Espagne sont recensées dès le XIX^e siècle, certaines d'entre elles

⁸⁶ Une logique qui s'étend par delà l'irrigation.

⁸⁷ D'autant que la disparité est visible aussi sur les cannes et jauges du Maroc, plus proche du Portugal en termes de droits, de tours d'eau et de partage de la ressource (36, 49).

héritières des organisations et règlements définis lors de la période musulmane et codifiés par des règlements royaux très anciens comme ceux d'Alfonso X le Sage ou Jaime I⁸⁸. Organisées dès 1926 sur la base d'une confédération par bassin versant, elles sont responsables du contrôle des eaux (crues, construction de réservoirs, réseaux d'adduction, fourniture d'eau, etc.) et entretiennent des relations constantes avec les associations d'irrigants dont elles garantissent et peuvent renforcer les dotations. L'irrigation est donc organisée et centralisée depuis fort longtemps. À Arbo, même en contexte d'abondance, la déperdition est évitée au maximum. L'eau d'irrigation est captée directement au pied des sources ou détournée depuis la rivière et systématiquement acheminée jusqu'à la rigole principale par canalisation cimentée ou tuyau étanche en plastique. Quand ils sont naturels, les chemins de l'eau sont aussi protégés : on facilite ainsi la traversée d'une route en ajoutant des gouttières ; on installe régulièrement sur les tracés des bassins réservoirs cimentés qui retiennent les eaux excédentaires. Les écrits, enfin, sont nombreux et respectés : tous les droits d'eau sont écrits et recensés dans les archives de l'association des irrigants. Ils sont de surcroît facilement consultables et divulgués. Ces droits écrits font office de preuve et de documents en cas de litige. Les principes et les logiques qui président à la distribution de l'eau sont celles de l'optimisation économique de la ressource.

Aussi était-ce sans doute plus difficile aux minhotes d'adopter la conque. Placée entre les mains d'un *levador*, officiellement responsable de la distribution de l'eau, détenant un document écrit en poche, se référant à un circuit cimenté et optimisé où l'eau s'écoule de haut en bas par parcelles contigües (44) - et non pas comme à Chaviães selon un circuit de déférence en fonction de l'ancienneté dans l'occupation des sols, qui fait que les terres autour de l'église et de la route romaine, les plus anciennement occupées dans le temps, sont irriguées en premier quelque soit leur situation géographique (15) – invité à trancher en cas de conflit entre les ayants droit, soit en mesure d'exercer un certain pouvoir décisionnel sur le groupe des irrigants, etc., cette conque pourrait bien apparaître ici comme un attribut trop distinctif, un instrument de pouvoir. Par crainte de l'instauration possible de hiérarchies nouvelles, précisément, les places de chef ou de responsables ne sont ni souhaitées, ni véritablement recherchées côté portugais. Les logiques et les habitudes melgacenses sont différentes, peut-être non compatibles ici. Ce qui ne peut fonctionner avec les pierres et les cannes, où les savoirs et leurs applications sont partagés à l'occasion du regroupement collectif de tous les ayants droit, n'est peut-

⁸⁸ Bethemont 1977.

être déjà plus possible avec l'instrument spécifique placé entre les mains d'un seul. Idéalement, il aurait fallu pouvoir partager le temps d'un *levador* pour des interprétations plus fines et pertinentes. Et la reconstitution factice de l'activité quelques vingt ans plus tard, pour la réalisation d'un film sur la conque (30), n'aura pas suffi à faire émerger tout ce que l'observation directe, en situation, aurait pu révéler. Aujourd'hui, le réseau est entièrement automatisé côté galicien.

PERSPECTIVES

Toutes ces pages qui proposent une synthèse rapide de ma recherche sur près de 25 ans conduisent à ouvrir de nouveaux chantiers ou à explorer de mêmes pistes en les appréhendant de façon différente. S'il se peut qu'un jour je travaille dans un quartier urbain, aux USA, au sein d'une *community organizing* qui sensibilise les plus jeunes à l'environnement et aux produits organiques, dans le cadre d'un programme collectif PUF Ville et Environnement que nous envisageons de monter avec M-H. Bacqué et l'université de UMASS Boston ; ou que, d'un barrage l'autre, j'aie mener une recherche ciblée au Brésil sur le thème de la contestation, autour de Belo Monte par exemple ; ou encore que je retourne au Cap Vert enseigner et m'intéresse à la gestion de l'eau dans cet espace d'Afrique lusophone, mes terrains les plus proches à venir continuent de porter sur l'Europe du Sud, la Méditerranée et le monde rural.

Pourtant *le rural n'existe plus*. C'est pour le moins ce que disent certains géographes. Il ne serait plus question que d'espaces périurbains aujourd'hui, car le rural a subi de si profondes transformations paysagères, fonctionnelles, démographiques, sociales, culturelles, voire politiques que ce vocable ne serait plus adéquat. En d'autres termes, la présence de containers à poubelles, d'arrêts de bus, des téléphones portables, soit l'adoption de dynamiques urbaines dans les modes de vie, d'habiter et dans les transports appellent à une réinterprétation des caractéristiques accolées aux espaces ruraux. Pour autant, précise M. Poulot, les « vieilles » dynamiques ruralo-agricoles n'ont pas forcément été gommées⁸⁹. Un anthropologue portugais a récemment proposé un concept de *post-rural* ou *post-ruralité*⁹⁰, signifiant sans doute pour lui, vu l'absence totale de définition du concept proposé, un *post-Portugal* déclaré, qui n'est pas sans rappeler la fameuse ligne fragmentée de la postmodernité proposée par Tim Ingold, allant d'un point de rupture à un autre, ligne qu'empruntent sans doute ceux qui ne prennent plus

⁸⁹ Poulot, 2008

⁹⁰ Leal, 2007, 2010

que l'avion et oublient les continuités, pourtant visibles si l'on se déplace encore à pied, en voiture ou en train. L'Europe reste très rurale, qui pourrait vraiment en douter ? Périurbaine ou rurale en de nombreux endroits, très intérieure et isolée dans d'autres. On s'intéresse tous au changement, mais dans des contextes de grands changements précisément, comme celui de l'implantation d'un grand barrage et du plus grand plan d'eau d'Europe dans une région aride, on est aussi surpris de voir ce qui ne change pas, ce qui reste. Qu'est-ce qui reste quand tout change ? Ou pourquoi ne pas s'intéresser aussi à ce qui ne change pas ? Une question à laquelle répond M. Bloch en décidant de s'intéresser au principe même de culture⁹¹. Sans doute le film *La Pinha*, par-delà la présentation d'une fête carnavalesque dans le village déplacé de Luz (65), soulève-t-il aussi cette question. Un bal des célibataires qui évoque un peu P. Bourdieu⁹², dont on découvre qu'il se pratique au vieux village depuis 80 ans au moins, et qui est reconduit sans changement l'année suivant le déménagement, dans une nouvelle salle, au nouveau village. Aucun discours particulier, pas de revendication d'authenticité, de réinvention de la tradition, de défense de la permanence, voire de résistance au barrage. Il n'est pas question non plus de fête patrimonialisée qui attire le touriste, dont on ferait la publicité par-delà les limites du canton, et encore moins de patrimoine immatériel repéré par l'Unesco. Il s'agit d'une fête intime qui continue de rassembler l'ensemble des villageois, chaque hiver, de faire danser des adolescents entre eux, garçons et filles, qui bien sûr ont des portables, téléchargent de la musique et des films sur internet, font leurs études à la ville voisine, mais rêvent aussi et encore de devenir la prochaine reine et le prochain roi de l'année. Des adolescents volontaires qui participent à la sociabilité du village, sans déroger, plutôt contents de répéter une semaine durant les pas compliqués de la contredanse et de décorer au papier toilette la salle de bal communale (65). C'est assez surréaliste, peut-être, et oui, sans doute, certaines vieilles dynamiques ruralo-agricoles ne sont-elles pas près d'être gommées. Dans ce « village urbain »⁹³ tel qu'il a été présenté par l'entreprise constructrice (45), ou quand « la campagne est à la ville » dans les *community organizing*, la lecture de ces valeurs et de ces représentations continuera de se faire suivant un gradient plus ou moins affiné, où c'est bien le rapport à la nature, à la réorganisation des espaces, aux ajustements de l'agriculture, aux questions environnementales, aux techniques et à l'éthique qui resteront au cœur de mes questionnements.

⁹¹ Bloch, 1995 et 2013.

⁹² Bourdieu 2002

⁹³ Selon le concept de Gans 1962

* * *

J'envisage de mener une recherche entre *agroécologie et écologie* en Galice, auprès de jeunes ingénieurs en agronomie formés aux toutes dernières technologies de pointe, mais aussi et surtout héritiers des terres et exploitations agricoles de leurs grands-parents. Ils sont attachés affectivement à ces terroirs, en général assez petits, soucieux de les maintenir cultivés, ou pour le moins en état, souhaitant les préserver d'une éventuelle urbanisation, et dotés d'un savoir-faire professionnel adéquat pour les exploiter, et j'ai pu assister depuis quelques années, depuis que l'on m'invite à participer aux universités d'été d'agroécologie à Lugo (56)⁹⁴, à la formation d'un groupe aux ambitions « vertes » ou écologiques pour la Galice. *Good save the green* retrouve-t-on aussi à Lisbonne, la réorganisation des espaces, des paysages et des agricultures, la vogue de la *local food*, de la *slow food*, et par effet de conséquence les mouvements de défense de la *low tech* (ou *enduring technical system*) en matière d'irrigation (46, 50), manifeste aussi bien au Maghreb (52) qu'en Inde⁹⁵, ne font que reprendre sous des angles différents les approximations que jusqu'alors j'avais pu établir. Mais étudier ce groupe de jeunes ingénieurs en agronomie, par-delà les techniques du biomimétisme⁹⁶ qu'ils mettent en application et les idéologies que cette philosophie colporte (« changer notre manière d'évaluer la nature qui nous entoure, source de sagesse et guide plutôt que seule source de bien »)⁹⁷ permet aussi de travailler sur le politique. Le séminaire « Durabilité et sociétés » s'inscrit dans cette veine. Il s'agit donc à la fois de s'intéresser aux techniques, aux discours portés sur eux, comme d'interroger ces groupes qui cherchent des solutions, leurs courants idéologiques, leurs formations – un terrain dans la huerta de Valencia, fief de l'agroécologie, servira d'axe comparatif. Un laboratoire empirique à l'étude, en d'autres termes. Et une approche d'anthropologie économique et politique⁹⁸ qui pourra toujours trouver, pour cadre théorique éventuel, une réflexion latourienne de départ.

⁹⁴ Nous avons notamment organisé, avec Maud Anquetil, un séminaire « Agroécologie et cinéma » en 2009, qui visait à former les étudiants à l'image.

⁹⁵ Voir notamment Gupta 2011.

⁹⁶ Riechmann 2006. Voir aussi le *Journal du CNRS* 2012, n° 268 « La nature pour modèle » qui vante l'approche et ses intérêts dans les sciences dures (robotique, chimie, informatique)

⁹⁷ Benyus 1998

⁹⁸ Il est tout à fait intéressant de comparer des manuels d'anthropologie économique, l'un français, l'autre espagnol, lesquels appréhendent de façon si différente les sociétés. Le manuel d'anthropologie économique espagnol est aussi et spontanément politique (Comas D'Argemir, 1998), le français est factuel (Dupuy 2001).

Concernant les *paysages*, j'avais proposé il y a quelques années, en 2006, pour une Maison de l'Europe (et extension de la MAE) qui n'est toujours pas construite, une recherche collective sur la restructuration des paysages dans l'Europe de l'Union. L'idée est de proposer une lecture comparée sur le paysage à l'échelle de l'Europe, de repérer les zones qui ont fait l'objet d'interventions significatives d'un point de vue agricole (mais pas seulement), conduisant à une remodelation importante des paysages, voire à leur transformation radicale et/ou irréversible (comme ce fut le cas à Melgaço et Monção avec l'imposition d'une monoculture de vigne, ou bien sûr à Alqueva avec la déforestation massive et l'apparition du plan d'eau). Nous avons tous, lors de nos séjours répétés sur le terrain et au long de ces années de constitution de l'Europe, été confrontés à la transformation notoire des paysages. La recherche pourrait se mener en équipe, de façon collective et complémentaire. On s'intéressera également aux espaces choisis pour constituer des réserves, des espaces de respiration, des parcs naturels, etc. ; comme à ceux choisis pour l'urbanisme touristique ou l'exploration industrielle (les champs éoliens par exemple). Par-delà son volet géographique, l'approche est bien sûr anthropologique, portant une attention particulière aux discours et représentations sur le paysage émis par les utilisateurs des lieux. Nos interlocuteurs sont les individus qui fréquentent ces espaces de façon permanente ou simplement régulière : les gens du cru, agriculteurs comme néoruraux, commerçants, décideurs politiques, membres des associations ; les saisonniers, les touristes habitués, les habitants des résidences secondaires, les peintres, photographes et journalistes... On s'interrogera sur les images données à ces paysages remodelés, à leurs éventuelles nouvelles utilisations, à l'importance pratique et discursive accordée au paysage, en d'autres termes. Concernant les paysages et les *jardins*, notamment, une recherche en Sicile devrait débuter sous peu, dans le cadre d'un projet ANR dirigé par l'archéologue S. Bouffier, où il s'agira pour une de mes étudiantes de s'intéresser aux utilisateurs actuels de l'Aqueduc de Syracuse, irrigants d'agrumes qui modèlent le paysage, non sans s'inscrire dans l'histoire des jardins mythiques de la Méditerranée, avec comme premier exemple voisin le jardin d'Agrigente.

* * *

Enfin l'Europe, la *crise*, et « l'anthropologie à quoi bon » ? Il y a plus de quatre ans que l'Espagne et le Portugal traversent une crise sévère, dont on ne sait rien ou peu de choses en France, dont la situation sociale qui reste à étudier est si lointaine, si distante de l'anthropologie. Créer un observatoire, pour le moins, et pourquoi pas, comble du

comble, à partir des Maisons françaises à l'étranger (École de Rome, École d'Athènes, Casa de Velázquez) ne serait peut-être pas une mauvaise idée. Maria Couroucli, du LESC, et actuellement aussi directrice scientifique de l'École d'Athènes, vient de proposer dans son nouveau projet à 5 ans une étude possible du vécu grec de cette crise et des dissensions essentiellement sociales et internes qu'elle révèle, entre ceux qui n'ont rien et les autres qui ne payent pas leurs impôts. La crise en Grèce ne ressemble pas à la crise au Portugal, où pourtant, vu de loin, c'est bien d'une même crise financière et économique dont il est question, sans distinction. Au Portugal, il n'y a pas de dissensions internes, tous ont accepté de se serrer la ceinture, les grands entrepreneurs tentant même d'investir pour l'emploi et le tourisme autour d'Alqueva. On attend beaucoup des « eux », de ceux qui peuvent encore. La contestation récente se manifeste contre le gouvernement, contre ses promesses non tenues et ses mensonges, dit-on, car toute l'année 2012, qui devait être la dernière année de sacrifice, a été perçue comme un artifice tactique et politique, une fausse promesse, un discours malhonnête. En Espagne, il semble que les réseaux parallèles aient été réactivés, à la marge, dans l'illégalité et la clandestinité, comme sous le franquisme m'a-t-on dit. Des adaptations secondaires à la Goffman⁹⁹ me disait un anthropologue. Bien évidemment, il faudrait savoir comment procéder et réunir suffisamment d'informations sur l'ensemble des pays concernés (dans un premier temps le Portugal, l'Espagne, la Grèce). Les observatoires sont communs en sociologie, sans doute pourrions-nous nous en rapprocher et tenter de trouver une méthode et des moyens.

Ainsi se termine mon document de synthèse, à la fois désordonné d'un point de vue chronologique mais construit selon une autre logique, trop rapide pour entrer dans le détail des apports scientifiques, mais offrant bien sûr en document joint l'accès à l'ensemble des articles académiques publiés. Entre l'abondance et la rareté, le trop et le trop peu, c'est bien l'eau décidément qui aura été le vecteur, le détonateur et le fil rouge de ma pensée.

⁹⁹ Goffman 1969

Références citées

- AGIER Michel, 2013, « Le tournant contemporain de l'anthropologie. Comprendre, encore, le monde qui nous entoure », *Socio* 1 :
- AUBRIOT Olivia, 2004, *L'eau, miroir d'une société. Irrigation paysanne au Népal central*, Paris, CNRS Editions.
- BÉDOUCHA Geneviève, 1987. *L'eau, l'amie du puissant. Une communauté oasienne du Sud tunisien*, Paris, Ed des Archives Contemporaines.
- BÉDOUCHA Geneviève, 2003, « Compte rendu de lecture de Partager l'eau », *Etudes rurales* 167-168 : 349-355.
- BÉDOUCHA Geneviève, 2011a. *Les liens de l'eau. En Brenne, une société des étangs*, Ed. de la Maison des sciences de l'homme/Quae.
- BÉDOUCHA Geneviève, 2011b, « Rare ou abondante, l'eau précieuse. En France, l'exemple de la Brenne des étangs », *Anuário Antropológico/2010II*, 2011: 127-167
- BENYUS Janine, (1998) 2011, *Biomimétisme. Quand la nature inspire des innovations durables*, Paris, Rue de l'Echiquier.
- BERARD Laurence, DELFOSSE Claire, MARCHENAY Philippe, 2004, « Les produits de terroir », de la recherche à l'expertise », *Ethnologie française Ethnologues et géographes* 4 : 591-600.
- BLOCH Maurice, 1995, Le cognitif et l'ethnographique, *Gradhiva* 17 : 45-54.
- BLOCH Maurice, 2013, An extraordinary fact, *Anthropology of this Century*, 8, on line.
- BÉTHEMONT Jacques, 1977, « L'irrigation en Espagne : essai d'évaluation et d'interprétation », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-ouest*, 48 (4) : 357-386.
- BOURDIEU Pierre, 2002, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Ed. du Seuil.
- BROMBERGER Christian & MOREL Alain, 2001, « L'ethnologie à l'épreuve des frontières culturelles », in C. Bromberger & A. Morel, *Limites floues, frontières vives. Des variations culturelles en France et en Europe*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 3-24
- CAIRO CAROU Heriberto, GODINHO Paula et PEREIRO Xerardo (coords.), 2009, *Portugal e Espanha. Entre discursos de centro e práticas de fronteira*, Lisboa, Edições Colibri.
- CALVÃO Filipe & CHANCE Kerry, 2006, « Na ausência do campo metafísico. Entrevista com Marshall Sahlins », *Etnográfica*, vol. x (2) : 385-394.
- CHIVA Isaac, 2004, « Pour la multidisciplinarité : propos recueillis par Bernadette Lizot et Martin de la Soudière », *Ethnologie française Ethnologues et géographes* 4 : 671-677.
- CLARIMONT Sylvie, 1999, *Les conflits pour l'eau en Europe méditerranéenne : le cas du bassin de l'Ebre (Espagne)*, Thèse Lettres, Université Montpellier III.
- COMAS D'ARGEMIR Dolors, 1998, *Antropología económica*, Barcelona, Ariel.
- COSTA Joaquim, 1911, *Política hidráulica (misión social de los riegos en España)*. Madrid, Biblioteca J. Costa.
- CUTILEIRO José, 2004 (1971), *Ricos e pobres no Alentejo*, Lisboa, Livros Horizonte.
- DAOUDY Marwa, 2005, *Le partage des eaux entre la Syrie l'Irak et la Turquie*, Paris, CNRS Editions.
- DELFOSSE, C., LETABLIER, M.T., 1998, « Comment renaissent les fromages ? L'époisses,

le rocroi, le soumaintrain », in C. Bromberger & D. Chevalier, *Carrières d'objets*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme : 3-24.

DESCOLA Philippe, 1986, *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Ed. Maison des sciences de l'homme

DESCOLA Philippe, 1993, *Les lances du crépuscule*, Plon, Terre humaine.

DESCOLA Philippe, 1994, « Pourquoi les indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarí ? », in Latour B. et Lemonnier P., *De la préhistoire au missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, Ed. La Découverte : 329-344.

DESCOLA Philippe, 2010, *Diversités des natures, diversités des cultures*, Paris, Fayard.

DESCOLA Philippe, 2011, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Paris, Quae.

DRAIN Michel (Ed.), 2003, *Politiques de l'eau en milieu méditerranéen. Le cas de la Péninsule ibérique*, Madrid, Casa de Velázquez.

DRIESSEN Henk, 2004, « Fighting with Water in Northwestern Portugal », *Current Anthropology* 45 (3) : 427-428.

DUPUY Francis, 2001, *Anthropologie économique*, Paris, Armand Colin.

EDGERTON David, 2008, *The shock of the old. Technology and global history since 1900*, London, Profile Book.

ERIBON Didier, 2009, *Retour à Reims*, Paris, Champs Flammarion.

FREIRE Dulce, ROVISCO Eduarda et FONSECA Inês (coords.), 2009, *Contrabando na fronteira Luso-Espanhola. Práticas, Memórias e Patrimónios*, Lisboa, Edições Nelson de Matos.

GANS Herbert, 1962, *The Urban Villagers*, New York, Free Press of Glencoe.

GEORGE Pierre & VERGER Fernand, 2009, *Dictionnaire de la géographie*, Puf, Quadrige.

GHIOTTI Stéphane, 2007, *Les territoires de l'eau. Gestion et développement en France*, Paris Cnrs Editions.

GIL José, 2004, *Portugal hoje. O medo de existir*, Relógio d'Água, Lisboa.

GOFFMAN Ervin, 1969, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Ed. de Minuit.

GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris Ed. de Minuit.

GUICHARD François (Ed.), 2001, *Articulation des territoires dans la Péninsule Ibérique*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux.

GUICHARD François, 2000, « Compte rendu de Conflictos e água de rega », *Lusotopie* « Lusophonies asiatiques, Asiatiques en lusophonies » : 676-679.

GUILLE-ESCURRET Georges, 1996, *L'anthropologie à quoi bon ?* Paris, L'Harmattan.

GUPTA Saurabh, 2011, « Desmystifying 'tradition': the politics of Rainwater Harvesting in rural Rajasthan, India », *Water alternatives* 4(3) : 347-364.

HALBVACHS Maurice, 1950, *La mémoire collective*, Paris, Plon.

HUTCHINS Edwin, 1994, « Comment le cockpit se souvient de ses vitesses », *Sociologie du travail*, 4 : 451-474.

INGOLD Tim, 2011, *Une brève histoire des lignes*, Paris, Zones sensibles.

Journal du CNRS 2012, n° 268 « La nature pour modèle ».

- KAPLAN Martha, 2007, « Fijian Water in Fiji and New York : Local politics and a global Commodity », *Cultural Anthropology* 22 (4) : 685-706
- LASSERRE Frédéric, 2006, « Le partage de l'eau dans le monde: un enjeu majeur du XXI^e siècle », in P. Cressier, & F. Wateau (coord.), *Le partage de l'eau* (Espagne, Portugal, Maroc), Madrid, Casa de Velázquez : 171–183.
- LASSITER Luke Eric, 2005, *The Chicago Guide to Collaborative Ethnography*, Chicago, The University of Chicago,
- LATOUR Bruno, 1993, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, Ed. de la Découverte.
- LEAL João, 2007, « Usos da ruralidade : apresentação », *Etnográfica*, 11 (1) : 57-62.
- LÓPEZ TRIGAL, L. & Guichard, F. (eds), 2000, *La frontera hispano-portuguesa : nuevo espacio de atracción y cooperación*, Zamora, Fundación Rei Afonso Henriques.
- LOURENÇO Eduardo, 1978, *O Labirinto da Saudade – Psicanálise Mítica do Destino Português*, Lisboa, D. Quixote.
- MEAD Margaret, 1963, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Plon, Terre Humaine.
- MOLINIÉ Antoinette & MOUTON Marie-Dominique (Eds.), 2008, « L'ethnologue aux prises avec les archives », *Ateliers. Revue d'anthropologie*, (32).
- MOLLE François, 2008, Why enough is never enough: The societal determinants of river basin 'overbuilding', *Water Resources Development*, 24(2), 217–226
- MONOD-BECQUELIN Aurore, 1980, « Quelques remarques sur la tradition orale amérindienne et la notion d'embrayeurs narratifs », *Cahiers de littérature orale*, 6 : 172-209.
- MORAL IRIARTE Leandro del, 1999, « La política hidráulica en España de 1936 a 1996 », in R. Garrabon & J. M. Naredo (eds), *El agua en los sistemas agrarios. Una perspectiva histórica*, Fundación Agentaria, Madrid : 181-195.
- NEIRA Xan, CERVERA Anna, SIMÓN Xavier (Ed.), 2007, *Agroecoloxía e agricultura ecolóxica en Galiza*, Madrid, SEAE.
- O'NEILL Brian, 2002, « Recensão de Conflitos e água de rega », *Análise social*, 163 : 703-708.
- PAIS DE BRITO Joaquim, 1998, « Histórias que se sabem, historias que se contam. Estratégias sociais na oralidade aldeia », *Ler História* 12 : 111-124.
- PAIS DE BRITO Joaquim, 1996, *Retrato de aldeia com espelho. Ensaio sobre Rio de Onor*, Ed. Dom Quixote, Portugal de Perto n°36, 1996.
- PEREIRA Benjamim, 1965, *Bibliografia analítica de etnografia portuguesa*, Porto, Imprensa portuguesa.
- PERKINS David, 1995, « L'individu-plus. Une vision distribuée de la pensée et de l'apprentissage », *Revue française de pédagogie*, 111 : 57-71.
- PINA CABRAL João, 1986, *Sons of Adam, Daughters of Eve : The peasant worldview of the Alto Minho*, Clarendon Press. (Version portugaise Ed. Dom Quixote, Portugal de Perto n°19, 1989).
- PINA CABRAL João, 1993, *Aromas de Urze e de Lama*, Lisboa, Fragmentos.
- POULOT Monique, 2008, « Les territoires périurbains : « fin de partie » pour la géographie rurale ou nouvelles perspectives ?, *Géocarrefour* 83 (4) : 269-278.
- PUJADAS Joan, MARTÍN Elsa & BRITO Joaquim Pais de (Eds.), 1999, *Globalización, fronteras culturales y políticas y ciudadanía*, Saint-Jacques-de-Compostelle, VIII Congreso de

antropología.

RIECHMANN Jorge, 2006, *Biomimesis. Ensayos sobre imitación de la naturaleza, ecosocialismo y autocontención*, Madrid, Catarata.

RUF Thierry, 2004, « Notes de lectures sur Partager l'eau », *Autrepart* 30 : 156-157.

SANCHES Manuela Ribeiro (Org.), 2006, *Portugal não é um país pequeno. Contar o « império » na pós-colonialidade*, Cotovia, Lisboa.

TROTTIER Julie, 2008, « Water Crises: Political Construction or Physical Reality? » *Contemporary Politics*, vol. 14, n° 2, p. 197 – 214.

VALENSI Lucette, 2009, *Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois rois (1578)*, Paris, Chandeigne.

VELHO Gilbert, 2010, « Metrópole, cosmopolitismo e mediação », *Horizontes antropológicos*, Porto Alegre, 16 (33) : 15-23

WATEAU Fabienne, 2000, *Conflitos e água de rega. Organização social no vale de Melgaço*, Lisboa, Dom Quixote.

ZONABEND Françoise, 2011, « Retour sur archives. Ou comment Minot s'est écrit », *L'Homme* 200 (4) : 113-140.